14947/A

J XXIX
18/b

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b2876867x

ABRÉGÉ
SUR LES MALADIES
DES
FEMMES GROSSES.

ABREGE

SUR LES MALADIES

DES

FEMMES GROSSES,

ET DE CELLES QUI SONT ACCOUCHÉES.

Avec quelques Règles générales sur les Accouchemens, et la manière de soigner et traiter les Enfans, depuis la naissance jusques vers l'âge de puberté.

Par M. BOY, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal et Militaire de Champlitte en Franche-Comté.

Prix, 2 liv. broché.

A PARIS,

Chez Croullebois, Libraire, rue des Mathurins, n°. 32.

A BESANÇON,

Chez Protha de Chamberlan, Libraire, Grande-Rue.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MONSIEUR

LE MARQUIS

DE TOULONGEON,

Maréchal des Camps et Armées du Roi, Seigneur du comté de Champlitte, de Leffond, Montarlot, etc.

MONSIEUR,

UNE naissance illustre, jointe à des emplois distingués, sont des titres auxquels seuls je pourrois avoir l'honneur de vous présenter ce petit Ouvrage. Destiné par état à la défense de la patrie, juste, bon, compatissant, et le père de vos vassaux, vous connoissez parfaitement

l'utilité de l'art salutaire qui veille sans cesse à la conservation et au soulagement de l'humanité, et vous daignez faire réjaillir sur ceux qui le cultivent, la considération que vous avez pour lui. C'est sans doute à des vues si estimables que je dois l'accueil et les bontés dont vous m'avez honoré depuis que j'ai l'honneur d'être connu de vous. Permettez-moi, MONSIEUR, *de vous en offrir ce foible mais sincère témoignage de la plus vive reconnoissance.*

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obeissant serviteur,
BOY.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Les différentes circonstances où je me suis trouvé depuis près de quarante ans, que j'ai commencé à exercer la chirurgie et la médecine, comme l'on est obligé de le faire dans les campagnes, et le désir d'être utile à l'humanité, m'ont engagé à donner ce petit Ouvrage, contenant quelques règles générales sur les accouchemens, les maladies des femmes, et principalement sur celles des enfans. Presque tous les auteurs ont parlé de ces dernières plus ou moins parfaitement; quelques-uns en ont fait

des ouvrages volumineux, auxquels personne ne peut avoir recours, que les gens de l'art; il semble même que plusieurs médecins n'aient pas daigné s'occuper de cette partie de l'art de guérir, si nécessaire à la propagation des sujets de l'état, en secourant des êtres qui ne peuvent désigner leurs maux que par des cris et des pleurs. En effet, les créatures humaines, à un certain âge, peuvent s'expliquer, se plaindre de leurs douleurs, et réclamer des secours; le langage des enfans, au contraire, est celui des mouvemens d'inquiétude, des pleurs, etc. Ce sont donc les maladies des enfans qui devroient attirer particulièrement, l'attention des mé-

decins et des chirurgiens, et même celle du gouvernement.

Cet ouvrage n'est pas fait pour les grandes villes; il est destiné spécialement aux habitans de la campagne, qui ne sont pas toujours à même d'avoir recours à des gens de l'art; abandonnés seulement à des sages-femmes ignorantes, hors d'état de détruire beaucoup de préjugés aussi anciens que pernicieux.

J'espère donc leur mettre entre les mains un guide, pour se conduire dans beaucoup de circonstances relatives aux maladies que j'ai citées; il suffira de savoir lire, pour y trouver les moyens les plus convenables à employer; les plus instruits auront l'humanité de

l'expliquer aux autres, et ces bonnes gens apprendront, pour ainsi dire, comme leur catéchisme, la manière de soulager leurs femmes et leurs enfans. Je ne pense cependant pas qu'ils puissent mettre en usage tous les secours généralement indiqués, mais ils verront du moins le danger, et la nécessité d'avoir recours à quelqu'un, ce qu'ils ne font ordinairement qu'à la dernière extrémité.

Les pères de famille, quoique habitans des villes, et à portée d'appeler des médecins et chirurgiens instruits pour leurs femmes et leur enfans, ne seront pas fâchés d'avoir une idée du traitement qui leur convient. Il y a même

des cas où il faut de prompts secours, (et qui étant retardés, causeroient la perte d'une mère si nécessaire à sa famille, auxquels ils apprendront à remédier) tels que dans la perte de sang considérable qui survient quelquefois après l'accouchement le plus heureux, etc.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot des mères qui ne nourrissent point leurs enfans, sous de frivoles prétextes, c'est-à-dire, qui cherchent à se soustraire à ce devoir imposé par la nature, au grand préjudice de leurs enfans; il est certain que toutes celles qui sont en bonne santé, et qui n'en sont empêchées par aucun obstacle légitime, doivent remplir une obligation si sacrée. Lors-

qu'elles verront les maladies qui attaquent quelquefois celles qui veulent s'en dispenser, elles auront sans doute lieu de craindre pour leur vie même. Les épanchemens laiteux qui en sont les suites, les précipitent au tombeau, ou les laissent défigurées et infirmes; celles qui sont les victimes de cette maladie rebelle, sont des exemples bien effrayans, qui devroient apprendre aux autres à faire ensorte d'éviter des suites aussi fâcheuses. Il est cependant vrai de dire qu'il y a des femmes qui, par rapport à quelques incommodités ou d'autres occupations absolument indispensables, ne peuvent nourrir leurs enfans; en ce cas, il faut prendre les pré-

cautions que j'indiquerai ci-après, pour les mettre à l'abri de toute incommodité, et avoir soin de choisir une bonne nourrice.

D'un autre côté, les enfans y perdent beaucoup; confiés à des nourrices mercenaires qui n'ont pas, à beaucoup près, les soins d'une mère, même la plus pauvre, ils deviennent souvent languissans, et périssent, soit par la malpropreté, faute d'avoir des soins suffisans et une nourriture convenable à leur âge, comme on le voit dans les hôpitaux des enfans-trouvés, dont il en périt au moins cent sur cent vingt, malheur auquel on ne peut guère remédier.

Ne voyons-nous pas encore

journellement à la campagne, des enfans à cinq ou six ans, négligés, abandonnés et presque nus, portant sur leur visage comme dans leur habillement, l'empreinte de la misère? Il y a des pères et des mères assez durs pour refuser à ces infortunés les secours de première nécessité, comme les soins, la nourriture même. C'est ici où MM. les curés des paroisses, montant dans la chaire de vérité, devroient tonner et foudroyer, si l'on peut parler ainsi, sur ces pères et mères barbares, qui sont moins sensibles aux cris de la nature pour leurs enfans, que les animaux pour leurs petits, afin de leur faire remplir des devoirs aussi sacrés et dont ils devroient

s'acquitter avec tant d'exactitude et de soins. Les sauvages connoissent si bien ceux qui leur sont essentiels, qu'ils ont grande attention de les changer plusieurs fois dans la nuit. Belle leçon pour les gens policés !

Protecteur déclaré des enfans, je ne finirois pas, si je voulois démontrer tous les abus, les préjugés auxquels ils sont exposés dès l'instant de leur naissance, et qui donnent lieu à la plupart des maladies dont ils sont tourmentés dans leur enfance, ou même plus tard ; mais je me réserve de les exposer, en traitant de ces différens objets. Je désirerois seulement que les gens de la campagne soignassent leurs

femmes et leurs enfans, avec autant d'exactitude, que leurs bestiaux, pour lesquels ils cherchent tous les secours possibles. Mais le laboureur ménage son jeune cheval, et écrase son jeune enfant, de même que sa femme, quoique enceinte, sous le poids des fardeaux et des fatigues.

Je ne puis me dispenser de donner une description aussi abrégée qu'il me sera possible, de la matrice, du placenta ou arrière-faix, etc., ce qui deviendra très-essentiel pour les accouchemens et les maladies qui en sont les suites.

Ensuite, je parlerai de la grossesse et des maladies des femmes grosses, de l'accouchement, des maladies des femmes

accouchées et de celles des enfans. J'aurai soin, comme je l'ai dit plus haut, de faire remarquer tous les préjugés relatifs à ces différens articles, et de les combattre autant qu'il me sera possible. Ma seule envie étant d'être utile, je serai bien dédommagé, si je puis parvenir à faire ouvrir les yeux sur des choses aussi essentielles à l'humanité.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, un manuscrit de M. BOY, Chirurgien-Major de l'hôpital de la ville de Champlitte; qui a pour titre : *Abrégé sur les maladies des femmes, avec quelques règles générales sur les accouchemens, &c.* On a toujours regretté que les personnes au secours desquelles on est réduit communément dans les campagnes, ne soient pas aussi instruites qu'il le faudroit. C'est rendre à l'humanité un service important, que de mettre à la portée de ces mêmes personnes, des principes clairs et solides, qui puissent les diriger dans les cas simples, et les éclairer sur les cas difficiles, afin qu'elles ne diffèrent pas à appeler dans ces occurrences des gens capables et expérimentés. Tel est l'objet de l'Ouvrage de M. BOY; et j'estime que l'impression peut en être permise. A Paris, le 18 décembre 1786.

LOUIS, Censeur Royal.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur BOY, Chirurgien-Major, nous a

fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *un Abrégé ſur les maladies des femmes groſſes, de celles qui ſont accouchées, quelques règles générales ſur les accouchemens, et la manière de ſoigner et de traiter les enfans, &c.*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires,

sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le quinzième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre règne le quatorzième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1416, *fol.* 396, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le* 23 *Novembre* 1787.

NYON l'aîné, Adjoint.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ

SUR

LES MALADIES

DES

FEMMES GROSSES.

DESCRIPTION DE LA MATRICE.

LA matrice est un viscère creux, situé dans l'hypogastre (1), entre la vessie & l'intestin rectum (2). Sa figure approche d'une poire aplatie de derriere en devant; mais cette figure change souvent, sur-tout dans la grossesse, pen-

(1) Nom qu'on donne à la région inférieure du bas-ventre.

(2) Dernier des gros intestins.

dant laquelle la matrice devient presque ronde.

Ce viscère se divise ordinairement en fond, en col et en corps : le fond en est la partie la plus large et la plus évasée, et le col la plus étroite. Le corps de la matrice est entre le fond et le col ; celui-ci s'avance plus ou moins dans le vagin, en y faisant un espece de museau de tanche ; il est percé d'une ouverture ovale qu'on appelle l'orifice de la matrice. Cet orifice est plus ou moins béant, selon que les femmes n'ont point eu d'enfans, ou qu'elles en ont eu plusieurs : on remarque qu'il est plus resserré dans les femmes enceintes. Il s'amollit à mesure que la grossesse avance, et s'entrouvrant à la fin, il n'offre plus qu'une ouverture ronde, qui s'élargit peu-

à-peu : cette derniere circonstance annonce que l'accouchement est prêt à se faire.

La matrice a deux faces, l'une antérieure et l'autre postérieure ; elle a aussi deux bords, l'un à droite et l'autre à gauche. L'on observe que dans une femme qui n'est point enceinte, elle a, pour l'ordinaire, trois ou quatre travers de doigt de longueur, sur un pouce d'épaisseur ; son fond a environ trois travers de doigt de largeur, et son col en a deux. Ces dimensions peuvent changer, non seulement eu égard à la grossesse, mais encore par diverses circonstances. L'épaisseur de ses parois est de trois ou quatre lignes vers son fond, et un peu moins vers son col. Elle est recouverte extérieurement par le pé-

ritoine (1), et paroît tapissée intérieurement par une membrane mince et glaireuse.

Sa situation ordinaire est telle que son fond est en arrière et en haut, et son col en devant et en bas ; mais cette situation varie beaucoup, car on voit souvent la matrice se porter à droite, à gauche, en devant et en arrière, ce qui arrive dans la grossesse, et dépend de l'endroit sur lequel le placenta est implanté. On remarque aussi, principalement à sa partie postérieure, des ouvertures que l'on nomme sinus ; nous en parlerons plus amplement en traitant des pertes de sang.

La matrice est fixée par quatre ligamens, deux qu'on appelle li-

(1) Sac membraneux qui contient les intestins.

gamens larges , et deux autres grêles , qui portent le nom de ronds. La situation des ligamens larges est telle qu'ils partagent la cavité du bassin en deux parties , l'une antérieure et l'autre postérieure ; leur usage est non-seulement de retenir ce viscère et d'empêcher qu'il ne se porte à droite et à gauche, mais encore de lui fournir une enveloppe membraneuse, lorsqu'il commence à s'étendre. Les ligamens ronds naissent de ses parties supérieures et latérales, se portent dans l'épaisseur des deux ligamens larges , et après avoir passé par les anneaux des muscles obliques du bas-ventre , ils vont se terminer par plusieurs filets à la région du pubis (1) et à

(1) La partie antérieure et supérieure du bassin.

la partie supérieure des cuisses.

Ce viscère est composé d'un nombre infini de fibres charnues et de vaisseaux de tous genres, le tout uni par du tissu cellulaire. La matrice a aussi des nerfs ; elle est très-susceptible d'extension et de contraction, comme on le voit tous les jours pendant la grossesse et après l'accouchement : le conduit appellé vagin aboutit à ce viscère.

Voilà une description à la vérité très-abrégée de la matrice, et sur-tout d'un viscère où se passent tous les phénomènes de la génération et le mécanisme de l'accouchement. Je n'ai point parlé des trompes de Falloppe, des ovaires, etc., mais cette description n'est pas pour les anatomistes ; dailleurs les auteurs n'ont

rien laissé à desirer sur cette matière : un plus long détail ici ne pourroit donc être qu'inutile.

Des membranes qui environnent le fœtus.

Les membranes qui environnent le fœtus sont le chorion et l'amnios : la premiere et la plus extérieure se nomme chorion ; la seconde contient, outre le fœtus, une liqueur dans laquelle il nage et fait ses mouvemens. Quelques auteurs pensent que ces eaux servent en partie à la nourriture du fœtus, et qu'il reçoit l'autre du sang qui lui est porté par la veine ombilicale ; il est cependant plus naturel de penser que l'eau de l'amnios ne sert qu'à entretenir la souplesse des parties de l'enfant

et celle de ses membranes, à empêcher l'adhérence des unes avec les autres, à le garantir de la compression tandis qu'il est encore tendre : c'est pour cette raison qu'elle est alors en plus grande quantité ; si elle diminue par la suite, lorsque l'enfant devient plus grand et plus fort, c'est pour éviter que la matrice ne soit excessivement distendue ; elle sert aussi à faciliter la sortie du fœtus au temps de l'accouchement, en dilatant peu-à-peu le col de la matrice, lorsque cette liqueur est encore contenue dans ses membranes ; enfin, à rendre les passages plus glissans lorsqu'elle les a rompus.

Le placenta ou arriere-faix, communément appellé *délivre*, est un corps spongieux et cellu-

laire , principalement composé de vaisseaux sanguins. Il présente deux faces , l'une convexe , par laquelle il est appliqué à la matrice , et l'autre concave , qui est tournée vers le dedans des membranes. Sa grandeur et son épaisseur varient suivant la disposition du fœtus et le temps de la grossesse. Dans les derniers mois , il a environ six travers de doigt de largeur , sur un pouce d'épaisseur dans son milieu , laquelle diminue insensiblement en approchant de la circonférence. On voit sur sa surface concave un grand nombre d'artères et de veines ; ces dernières forment , par leur réunion , un tronc assez considérable , que l'on nomme veine ombilicale. Les artères se réunissent aussi en deux troncs principaux , qui portent

le nom d'artères ombilicales.

Les trois vaisseaux dont nous venons de parler, réunis ensemble par du tissu cellulaire, et recouverts par une membrane continue à celle qui enveloppe le fœtus, forment le cordon ombilical. Sa longueur est d'environ une demi-aune. La veine ombicale se contourne en spirale autour des artères, qui pénètrent avec elle dans le ventre.

Les vaisseaux de la matrice et ceux du placenta ne sont pas continus, comme on le pensoit autrefois, et les extrémités des veines ombilicales ne puisent dans le sinus de ce viscère qu'un suc blanc qu'elles pompent par voie d'absorption, comme les veines lactées tirent le chyle des alimens contenus dans les intestins : ainsi

il n'est pas étonnant que le placenta se flétrisse après la sortie et la séparation de l'enfant, puisqu'il ne reçoit plus rien de la matrice. On a cru long-temps que les petits des animaux qui ne lient point le cordon ombilical, ne périssoient point d'hémorrhagie, parce que la mère faisoit avec ses dents une contusion aux deux extrémités de la section, ce qui empêchoit le sang de sortir; mais des expériences faites depuis avec exactitude, prouvent clairement que cet effet dépend de ce que la mère ne coupe le cordon ombilical qu'un certain temps après leur naissance, dans le temps où l'animal a déjà respiré, et où, par conséquent, la circulation du sang se fait différemment. On pourroit de même se dispenser de lier le cor-

don ombilical à un enfant, en n'en faisant la section que lorqu'il a assez respiré pour établir un nouvel ordre de circulation, ce qui peut aller à dix minutes, plus ou moins, selon qu'il est vigoureux. Ceci prouve évidemment que le fœtus a sa circulation particulière, et que le placenta, eu égard à ses fonctions, peut être comparé à l'estomac et aux intestins grêles dans l'adulte.

Nous avons dit plus haut que le cordon ombilical est composé d'une veine et de deux artères ; ce sont ces vaisseaux qui établissent la communication du fœtus et du placenta, ou, si l'on veut, du fœtus et de la matrice. Il faut remarquer que la veine ombilicale fait ici la fonction d'artère, et les artères celle de veine.

La veine ombilicale, parvenue dans le ventre, monte, enfoncée dans l'épaisseur du ligament suspenseur du foie ; elle traverse la partie inférieure de ce viscère, auquel elle donne beaucoup de ramifications, et s'unit enfin avec la veine porte ; une partie du sang qu'elle contient est conduite à la veine cave inférieure ; l'autre y arrive par les veines hépatiques ; le trou ovale le transmet à l'oreillette gauche. Lorsqu'il est tombé dans le ventricule du même côté, il passe dans l'aorte (1), où il se mêle avec celui que la veine cave supérieure avoit versé dans l'oreillette droite et dans le ventricule voisin, et qui, au lieu de parcourir toutes les routes pulmo-

(1) Artère qui porte le sang dans toutes les parties du corps.

naires, est conduit à cette artère au moyen du canal artériel. Enfin, le sang que l'aorte inférieure a reçu des deux ventricules, est en partie rendu au placenta par les artères ombilicales : l'on voit, par ce mécanisme, que le fœtus ne respire pas dans le sein de sa mère.

De la Grossesse, et des Maladies des femmes grosses.

Il y a trois espèces de grossesses : la fausse, la naturelle et la grossesse contre nature.

La fausse grossesse est lorsque la femme se croit enceinte et qu'elle ne l'est pas. L'on connoît après quelque temps la différence de la fausse et de la naturelle, par les règles qui reparoissent ordinairement plus ou moins promp-

tement, et l'absence des mouvemens de l'enfant.

La grossesse naturelle est celle où la femme est grosse d'un ou de plusieurs enfans. Elle a dans les premiers temps des signes très-obscurs et très-équivoques ; les dégoûts, les appétits bizarres, les lassitudes, les nausées et même le vomissement, les coliques, le saignement du nez, les rots aigres et nidoreux, les accès de vapeurs, le gonflement des mammelles, qui sont quelquefois douloureuses, joint à la suppression des règles (1), et sur-tout les mouvemens de l'enfant vers le quatrième mois, sont les signes les plus certains.

(1) Il est bon de remarquer que dans certaines femmes très-sanguines, les règles cessent peu, ou même point du tout, pendant la grossesse.

L'on sait que la plupart de ces signes se rencontrent dans la suppression des règles ; il est difficile alors de porter un jugement certain. Dans le doute , l'on doit agir avec circonspection, lorsque l'on est obligé d'administrer des remèdes aux personnes que l'on soupçonne , notamment à des filles libertines , qui cherchent, par de grandes évacuations , à détruire un germe dont la naissance doit les couvrir de honte ; ce n'est pas qu'une ou même plusieurs saignées au bras puissent porter beaucoup de préjudice en ce cas; mais les saignées abondantes et répétées , sur-tout les émétiques et les purgatifs violens, sont très - capables de procurer l'avortement; et ces malheureuses ne connoissant pas le danger d'une

fausse-couche , courent à la mort pour éviter l'opprobre. L'on peut assurer cependant que si ces remèdes produisoient toujours un pareil effet , l'on ne verroit pas tant de bâtards. J'ai connu un grand nombre de filles qui , après avoir employé ces moyens odieux, ont mis au monde des enfans très-bien portans ; il est certain aussi qu'il y en a quelques-unes à qui ils ont réussi ; mais il est , en général , plus dangereux que ces petites victimes ne périssent après leur naissance , par le défaut de soins de ces coupables mères.

Souvent les femmes appètent certaines substances et alimens bizarres , comme des tranches de citron , des salades fort vinaigrées , etc. , dont elles peuvent faire usage sans danger , étant

cependant pris avec modération ; il seroit même dangereux de vouloir les empêcher de satisfaire leurs goûts, leur étant indiqués par la nature ; car, suivant la disposition des premières voies, elles desirent des choses absorbantes, telles que le charbon, la craie, le plâtre, etc. ; ou des acides, tels que les fruits verds, le vin, le verjus, le vinaigre, les groseilles, etc.

Les accidens et indispositions des premiers temps de la grossesse, dépendent de la suppression des règles et de l'irritation de la matrice. Ils sont ordinairement calmés par quelques petites saignées au bras, un régime rafraîchissant, des lavemens d'eau tiède ou de petit-lait, les bains, le repos, même au lit, etc. La distension et

l'irritation de la matrice sont aussi la cause des spasmes dans les nerfs, que l'on appelle ordinairement vapeurs, et qui sont portés quelquefois jusqu'à la suffocation.

Dans les spasmes et suffocations, l'on doit employer les saignées du bras, multiplier les lavemens, et user de la potion suivante, deux cuillerées le matin et trois le soir, si les accidens sont pressans ; et seulement le soir au cas contraire, ayant soin de l'agiter chaque fois qu'on en prendra.

Potion calmante et antihistérique.

Prenez *Camphre*,.. vingt grains.
Nitre purifié,.. un gros et demi.
Pulvérisez ensemble, et ajoutez :
De la masse des pilules de cynoglosse, quinze gr.

Liqueur minérale anodyne d'Hoffman, vingt gouttes ; le tout bien broyé dans un mortier, avec trois onces d'eau distillée de fleurs de tilleul, ou de l'infusion de ces fleurs, deux cuillerées d'eau de fleur d'orange, et une once de sirop de capillaire.

J'ai toujours vu ce remède procurer le calme, lorsqu'il est précédé de la saignée, qui est presque toujours nécessaire dans les maladies des femmes grosses. C'es une grande absurdité de penser que l'on ne doit l'employer qu'au quatrième et cinquième mois. Il ne faut point hésiter de la mettre en usage, ainsi que les autres secours indiqués, lorsque les femmes souffrent des douleurs de reins, du dos, de la tête, lorsqu'il paroît des saignemens de nez, des enflures aux extrémités, des

varices, des spasmes, ou autres maladies dont les femmes grosses ne sont pas exemptes. Les enflures des extrémités et les varices ne se guérissent guère qu'après l'accouchement.

On ne doit employer les émétiques ou autres remèdes violens et irritans, lorsqu'on est sûr de la grossesse, que dans un pressant besoin. Il n'en est pas de même des doux purgatifs, tels que la manne, la casse, les tamarins, la rhubarbe, etc. Les praticiens sont d'accord que l'on peut les employer dans tous les temps de la grossesse, contre les préjugés assez ordinaires; l'on doit au contraire éviter les purgatifs violens et résineux, tels que le jalap, la scammonée, la coloquinte, les fortes doses de séné, et autres sem-

blables, qui peuvent donner lieu aux tranchées, et produire des secousses trop violentes, capables d'occasionner des accidens graves.

Les femmes, sur-tout celles qui sont nerveuses et très-sensibles, doivent mettre en usage les bains un peu tièdes dans le courant de leur grossesse, principalement sur la fin : ils donnent de la fluidité aux humeurs, diminuent l'érétisme des solides, et par-là préviennent les convulsions qui déclarent quelquefois le travail, et qui sont souvent mortelles. En empêchant l'épaississement des humeurs, ils peuvent aussi s'opposer à plusieurs maladies fâcheuses, qui suivent quelquefois l'accouchement, telles que les fièvres continues, même putrides, etc.

Elles doivent vivre , autant qu'il est possible, d'alimens doux et rafraîchissans, pris avec modération. Les indigestions, qui occasionnent des vomissemens, des coliques, même la toux, pourroient avoir des suites fâcheuses. Ainsi tous les alimens grossiers, salés, tels que le lard, sur-tout celui qui est rance, etc., sont nuisibles. Cela dépend aussi beaucoup du goût des femmes, comme nous l'avons dit plus haut; en ce cas, il faut avoir attention qu'elles n'en prennent pas une trop grande quantité, ce qui ne manqueroit pas de devenir nuisible, ayant égard aussi à la manière de vivre ordinaire : l'habitude est une seconde nature, et il seroit souvent très - dangereux de vouloir la contrarier.

La liberté du ventre est essentielle ; elle procure le bien-être et le repos, facilite la digestion, fait goûter un sommeil plus tranquille ; et au contraire, les excrémens retenus se durcissent ; de-là les efforts pour aller à la selle, ce qui peut occasionner des hernies, des pertes de sang, et par conséquent la fausse-couche. Elles doivent respirer un air pur, autant qu'il est possible, qui ne soit pas trop froid, ce qui occasionneroit des rhumes et des toux dangereuses ; ni trop chaud, ce qui pourroit donner lieu à des hémorrhagies, à des sueurs trop copieuses, qui affoibliroient beaucoup.

L'habillement ne doit point les gêner. Rien n'est si dangereux que de se serrer avec des corsets et autres choses semblables, dans l'intention

l'intention de cacher sa grossesse. Il ne doit pas être trop léger ; la toux violente qui accompagne les rhumes, peut occasionner la mauvaise posture de l'enfant, quelquefois les fausses-couches, précédées de pertes de sang considérables, de pleurésies, ou autres fluxions de poitrine.

Ce que je dis ici des incommodités de la grossesse, ne peut regarder toutes les femmes ; il y en a qui n'en éprouvent aucunes, et n'ont pas même besoin d'être saignées : l'on doit donc se conduire selon leur état, et n'administrer des secours qu'à celles qui en ont véritablement besoin, selon le mal-être qu'elles éprouvent et les douleurs qu'elles ressentent.

De la Toux.

La toux violente et souvent convulsive dont les femmes grosses sont attaquées, est très à redouter par les accidens qu'elle peut produire, comme je viens de le dire. Elle se calme ordinairement par une ou deux petites saignées, un régime doux et humectant, l'usage des calmans, tels que cinq ou six gouttes anodynes de Sydenham, dans une infusion de fleurs de coquelicot, où l'on ajoute du sucre ou un peu de sirop de guimauve, pour prendre à l'heure du sommeil. Si la toux ne cède pas à ces remèdes, soutenus d'un régime convenable, il faut faire usage des bols suivans, dont j'ai vu de très-bons effets.

Bols fondans et calmans.

Prenez *Kermès minéral*, . . 10 grains.
De la masse des pilules de Cynoglosse, . . . 30 grains.
Poudre tempérante blanche, 1 gros.
Confection d'hyacinthe, 2 gros.

battez le tout dans un mortier, avec quelques gouttes de sirop, s'il est nécessaire, pour former douze bols, dont la malade prendra deux par jour, un le matin à jeun, et par-dessus, une petite tasse d'infusion légère de fleurs de coquelicot, en forme de thé, à laquelle on ajoute du sucre ou du sirop ; et un le soir en se couchant, continuant ce remède autant qu'il sera nécessaire : pendant son usage, on recevra un ou deux lavemens par jour, faits avec la décoction d'une poignée de feuil-

les de mauve, violette, seneçon, ou autres plantes émollientes ; après ce traitement, l'on prendra un doux purgatif.

De la Perte de sang.

La perte de sang est une maladie très-dangereuse ; sa cause la plus ordinaire et la plus à craindre est le décollement total ou en partie du placenta. L'on sait, par ce que nous avons dit des vaisseaux de ce dernier, que ce n'est point leur défaut de communication directe avec ceux de la matrice qui occasionne les pertes ; l'on sait aussi que ce viscère est tout autrement disposé dans les femmes enceintes. Ses cavités, qu'on appelle sinus, et qui sont assez semblables à ceux de la rate, reçoivent le sang d'une infinité d'artères, dont les bran

ches viennent s'y ouvrir ; il en part des veines qui se réunissent avec celles du voisinage. Ces sinus sont en plus grand nombre vers le fond de ce viscère que par-tout ailleurs ; on les trouve pleins de sang dans le temps des règles, et alors leurs orifices sont plus grands; mais pendant la grossesse, ils s'élargissent et se distendent beaucoup plus, principalement vers la fin, où ils deviennent si grands, qu'ils recevroient l'extrémité du petit doigt, et les canaux qui en partent le sont assez, pour qu'on puisse y introduire un bon tuyau de plume à écrire. Il n'est donc pas étonnant que, par le décollement total ou en partie du placenta, ces sinus n'étant plus exactement bouchés, et la matrice ne pouvant se contracter, parce

qu'elle en est empêchée par le placenta et le fœtus, qui deviennent alors corps étrangers; il n'est pas étonnant, dis-je, qu'il y arrive une hémorrhagie. Cela pourra encore avoir lieu après l'accouchement, toutes les fois que le travail aura été long et pénible, de même que dans une grossesse où la matrice aura été beaucoup distendue par le volume d'un ou de plusieurs enfans. En effet, plus cet organe aura acquis de volume, et par conséquent souffert de distension, plus il lui faudra de temps, non-seulement pour se contracter, mais même pour en acquérir la puissance, ou du moins pour la recouvrer, puisque ce viscère ne peut alors revenir sur lui-même que par des degrés trop lents, pour que les

extrémités des sinus qui sont restés béants puissent se refermer assez promptement, et qu'il n'y arrive pas une trop grande perte de sang. S'il n'y avoit qu'une petite partie du placenta de décollée, la femme pourroit quelquefois porter l'enfant à fon terme; mais si au contraire il est séparé en grande partie, il n'y a que la main d'un chirurgien qui puisse secourir la mère et lui sauver la vie, en faisant sur le champ l'extraction du fœtus et de ses dépendances, supposé que le col de la matrice soit suffisamment dilaté pour permettre l'accouchement. Ce viscère, ainsi débarrassé, se contracte aussi-tôt, et la perte cesse peu à peu.

Si la perte n'est pas fort considérable, que d'ailleurs la malade

ait encore beaucoup de force, l'on ne doit pas se presser d'accoucher. On fait alors une ou deux petites saignées du bras, assez rapprochées ; on fait garder le lit à la malade, et l'on applique, sur la région de la matrice, des compresses trempées dans l'oxycrat froid (mélange en parties égales d'eau et de vinaigre), soutenues par un bandage de corps, qui est une serviette pliée en trois dans sa longueur, dont on entoure le ventre, et qu'on attache avec plusieurs épingles. L'on trempe de nouveau ces compresses toutes les heures, si la perte est considérable, ayant soin de les presser dans les mains avant de les appliquer. Quoique les remèdes internes paroissent assez inutiles

dans cette occasion, où la maladie est locale, il ne faut cependant pas les négliger, sur-tout lorsque la perte n'est pas bien violente, et qu'on n'est pas obligé d'accoucher. On peut donner, par exemple, quelques astringens, tels que la limonade froide, faite de la manière suivante.

Prenez du suc de limon ou du vinaigre., ... 2 onces.
Mêlez avec trois livres d'eau de fontaine. (On peut y ajouter une once de sucre.) Quelques cuillerées de jus de citron prises de temps à autre, avec partie égale de sirop de violette.

Celui que j'ai vu le mieux réussir, ce sont les gouttes anodynes de Sydeham, prises à très-petites doses, dans une décoction de feuilles de plantin et de vigne, sur-tout celles de raisin blanc, vertes ou sèches,

auxquelles on ajoute du sucre ou du sirop. L'on peut même employer la décoction des feuilles de vigne, avec une pincée de fleurs de roses de Provins, où l'on met également un peu de sucre ou de sirop. Elles passent pour un secret chez certaines personnes ; et quelqu'empirique que paroisse ce remède, il est certain que j'ai cru en voir de très-bons effets.

Si les remèdes ci-dessus, et le repos du lit n'arrêtent point la perte, que la femme ait des foiblesses, enfin qu'elle soit en danger, il faut accoucher de toute nécessité, pour lui sauver la vie. Lorsque la femme a déjà fait plusieurs enfans, et que l'orifice de la matrice se trouve suffisamment dilaté, il n'est pas difficile de terminer l'accouchement ; mais l'on

a quelquefois beaucoup de peine à réussir, lorsque l'orifice n'est ouvert que pour laisser couler le sang, que la malade n'a encore point eu d'enfans, ou qu'elle est affoiblie par une perte considérable.

Pour réussir, on commence à dilater insensiblement l'orifice de la matrice avec un et deux doigts, et successivement : lorsqu'on peut y introduire la main, ce qui est souvent très-difficile, après avoir déchiré les membranes, avec discernement, on cherche les pieds du fœtus, on l'extrait doucement. Quoiqu'il soit presque toujours mort, on doit cependant le traiter comme vivant, ainsi que le recommandent, avec raison, tous les bons Praticiens : on délivre ensuite comme dans l'accouchement ordinaire, mais

l'on pense bien qu'il faut que le Chirurgien ou la Sage-femme soient intelligens et instruits. Voyez du reste, ci-après, l'accouchement, et la maniere de soigner la mère et l'enfant. Lorsque l'on accouche dans une perte de sang, on doit, à mesure que l'on fait l'extraction du fœtus, faire comprimer fortement la matrice avec la main sur la région du bas-ventre correspondante, pour aider sa contraction, et après l'accouchement, se servir de la serviette ou bandage de corps, comme je l'ai déjà dit.

Pertes internes.

Quand la perte de sang se montre très-peu ou point, lors du décollement du placenta, c'est que l'orifice de la matrice est

bouché par celui-ci, ce qui est un accident redoutable. Le sang s'accumule dans la matrice, la distend, et fait bientôt périr la malade, si elle n'est promptement secourue. L'on peut soupçonner cet état, lorsque la malade a des foiblesses fréquentes, sans qu'on aperçoive couler beaucoup de sang. Mon épouse s'est trouvée dans ce cas, et seroit morte, si j'étois arrivé cinq minutes plus tard. Je portai aussitôt la main dans la matrice : le sang accumulé sortit en abondance ; elle revint dans l'instant de sa syncope. Je l'accouchai sur le champ : elle n'eut par la suite aucun accident ; l'enfant presque à terme, étoit mort ; cela ne pouvoit être autrement. Cet accident étoit la suite d'une toux à laquelle

elle étoit très-sujette dans ses grossesses, et dont je l'ai guérie plusieurs fois par les moyens dont j'ai parlé. Si la perte de sang continuoit, après l'expulsion du fœtus, on emploieroit les moyens détaillés ci-après, contre la perte de sang qui suit l'accouchement.

De la fausse-couche.

Une fausse-couche est la sortie du fœtus de la matrice, avant le terme, ou la sortie d'une mole. Les causes des fausses-couches sont en très-grand nombre : les chutes, les coups, les frayeurs, les violentes passions de l'ame, telles que la colère, etc., les approches conjugales, la toux, les vomissemens, l'exercice outré, les fardeaux trop lourds, etc. On a

même vu des femmes se mettre dans une si grande colère, que leur enfant s'est trouvé mort dans leur sein. Mais le décollement du placenta est toujours la cause de cet accident, de même que ce décollement est occasionné par les causes ci-dessus. Il ne faut pas croire que l'enfant vive mieux à sept mois qu'à huit; plus il approche du terme ordinaire, plus il y a d'espérance qu'il vivra, toutes choses égales d'ailleurs. Quand le fœtus sort peu de temps après avoir perdu la vie, à l'âge de deux ou trois mois, on le trouve tout entier; mais si au contraire, il n'est expulsé qu'au bout d'un certain temps, souvent on ne peut le distinguer dans les eaux et le sang.

De la grossesse contre nature.

Il arrive souvent qu'une grossesse qui devroit être bonne et naturelle, dégénère de maniere qu'il se forme un faux-germe, une mole ou une conformation monstrueuse. Les signes qui accompagnent ces grossesses, sont à-peu-près les mêmes que ceux des naturelles, puisque c'est un vrai germe qui a péri quelque temps après la conception, et qui forme un corps de grosseur et figure différentes, quelquefois très-ridicules. Ces faux-germes restent plus ou moins dans la matrice. On voit des femmes en porter plus d'une année ; mais très-ordinairement, la matrice les expulse plus tôt. On reconnoît, après quelques mois, la différence de cette grossesse

d'avec la fausse et la naturelle. Dans les moles, les faux-germes, les femmes sentent, lorsqu'on leur touche le ventre, une pesanteur qui suit les mouvemens du corps, ce qui est bien différent des mouvemens de l'enfant dans la grossesse naturelle. Dans les pertes de sang qui arrivent lorsque ces corps se détachent, et qui sont plus communes lorsque cela arrive après trois à quatre mois de séjour dans la matrice, l'on doit y porter la main, comme je l'ai expliqué ailleurs, sans quoi le danger est grand, puisque l'hémorrhagie occasionnée par ces corps étrangers, peut faire périr la malade, si on n'en fait l'extraction.

De l'accouchement, des maladies des femmes et des enfans.

Passons au moment de l'accouchement. Il arrive ou doit arriver à la fin du neuvième mois de la conception, non pas toujours exactement ; il peut y avoir une différence d'environ quinze jours de plus ou de moins, et même bien davantage. L'on a des preuves certaines de ces variations.

Lorsque le temps de l'accouchement approche, la femme a des inquiétudes, des douleurs au dos qui se dirigent vers le pubis, des frissons, de fréquentes envies d'uriner, et souvent des vomissemens qui annoncent un accouchement prochain. Dans certaines, il s'échappe de l'eau de la matrice. J'ai même vu des femmes perdre

une quantité d'eau montant à plus de trois livres, qui, cependant, ne sont accouchées que quinze jours et trois semaines après. Alors, ce ne sont pas les véritables eaux, quoique leur sortie affaisse le ventre; il peut s'en amasser entre le chorion et l'amnios. Quand les douleurs se succèdent et se rapprochent, l'enfant suit de près l'évacuation des eaux de l'amnios; au reste, on ne peut guère déterminer le moment de l'accouchement, que par la présence des douleurs violentes jointes à la bonne situation de l'enfant.

Pour reconnoître cette situation, l'on doit toucher la femme, et s'assurer si le fœtus est en posture naturelle, c'est-à dire, s'il présente la tête la face tournée du

côté de l'os sacrum (1) de sa mère, ou s'il présente d'autres parties du corps. Si ce sont les pieds, l'accouchement est également naturel et souvent moins long, par la facilité que l'on a d'aider sa sortie, ayant toujours soin de diriger la face du côté de l'os sacrum ; sans cette précaution, le menton peut s'arrêter contre la symphyse du pubis, et former obstacle à sa sortie. Plusieurs sont très bien venus dans cette posture, mais ces cas particuliers ne peuvent servir de règle générale. Si cela arrivoit, il faudroit faire ensorte de le dégager, en passant le doigt pour baisser la mâchoire inférieure. Cette manœuvre ne laisse pas de faire

(1) Os de la partie postérieure du bassin.

quelques violences, et est assez difficile. Après avoir reconnu la position de l'enfant, si elle est naturelle et les douleurs violentes, les eaux déchireront bientôt les membranes. C'est ici où la plupart des Sages-femmes ignorantes préviennent la nature, ce qu'elles appellent donner les eaux : c'est une des plus grandes fautes que l'on puisse commetre, puisque rien n'est plus utile pour faciliter l'accouchement ; car, après leur écoulement, le col de la matrice n'étant pas encore assez dilaté pour permettre la sortie du fœtus, elles ne peuvent plus faciliter cette dilatation, ni lubréfier le passage ; ce qui occasionne un grand retard, et fait que le travail est plus fatigant et douloureux. Les Sages-femmes, pour l'accélérer, portent

à chaque instant une main maladroite au passage, l'échauffent, le mutilent, pour ainsi dire, d'où suit l'inflammation et même la gangrène, quelquefois la mort de la mère et de l'enfant ; car, pour l'ordinaire, elles ne peuvent terminer l'accouchement.

On ne doit fatiguer la femme par aucune situation autre que celle où elle trouve sa commodité, sans l'obliger de se promener, d'être assise ou couchée, et sans l'engager à faire valoir les douleurs, jusqu'au temps que ces douleurs viennent à redoubler, ou lorsque sans redoubler, elles deviennent plus piquantes et plus vives, que l'enfant avance au passage, et que les eaux sont écoulées. Il faut pour lors chercher la situation la plus commode, tant pour la mère que

pour l'enfant, à laquelle tout doit contribuer à faire avancer l'accouchement; et l'on ne peut fixer cette situation que selon le besoin; les unes devant être assises ou debout, agenouillées ou couchées, et souvent encore on est obligé de changer plusieurs fois ces positions; c'est à celui ou celle qui accouchent, à juger de celle qui est nécessaire. La position la plus générale, est d'être couchée sur le dos, les jambes demi-fléchies sur les cuisses, les cuisses sur le bassin, la poitrine un peu élevée, la tête demi-fléchie sur la poitrine, sur un lit d'environ deux pieds et demi de haut, et pas plus de trois pieds de large, garni d'un drap plié en plusieurs doubles.

La plupart des femmes délicates et de distinction qui ressen-

tent des douleurs, croient qu'elles accoucheront dans peu. En conséquence, les Sages-femmes les tourmentent, en portant la main au passage, et faisant toutes sortes d'efforts, même très-violens, pour le dilater, ce qu'elles appellent mettre la femme en travail. Ces femmes étant encore trop éloignées du moment d'accoucher, se trouvent épuisées dans le temps des grandes douleurs, et sont désespérées de souffrir un travail aussi long. Lors donc que ces femmes se plaignent de quelques douleurs, loin d'employer de pareilles manœuvres, il faut, au contraire, les prévenir que ce n'est pas encore l'instant de l'accouchement. En conséquence, on les dissipe le mieux possible, on les laisse promener, et on ne les touche

touche que lorsqu'on s'aperçoit, par l'augmentation des douleurs, qu'il est temps de reconnoître la posture de l'enfant. On laisse percer d'elle-mêmes les membranes, et la sortie des eaux est suivie d'un prompt accouchement, à moins que l'enfant ne soit pas en posture naturelle.

Si la femme a une perte de sang, on ne doit point la laisser promener, non plus que dans le cas d'une hernie. Elle ne peut donc quitter le lit, que lorsqu'aucune de ces maladies ne l'en empêche, qu'elle est assez vigoureuse et en bon état, qu'elle a des crampes aux jambes ; c'est alors que la promenade soulage beaucoup : j'ai été obligé quelquefois de faire mettre les pieds et les jambes dans l'eau chaude pour

y mettre fin, ce qui procure toujours, au moins du soulagement: mais la saignée du bras, si les forces le permettent, est presque toujours nécessaire au commencement des douleurs de l'accouchement, et prévient beaucoup d'accidens.

Il y a un grand abus sur l'usage des cordiaux et des liqueurs spiritueuses dans les douleurs de l'accouchement. Lorsque les femmes se trouvent affoiblies, on leur donne de ces sortes de remèdes, dont bien des ignorans vantent les prétendus effets; l'on ne doit se permettre leur usage et encore avec bien de la modération, que dans les cas de grande foiblesse, sans fièvre ni hémorragie: l'on pourra donc donner dans ces circonstances, un bouillon ou

consommé, auquel on ajoutera un peu de bon vin vieux, ou quelque autre chose semblable. L'usage des échauffans pendant l'accouchement, dispose aux fièvres continues, même putrides, et autres maladies dangereuses.

Lorsque l'enfant est en mauvaise posture, et que le col de la matrice est suffisamment dilaté, il faut porter doucement et adroitement la main dans la matrice, après l'avoir graissée d'huile ou de beurre frais, et pris la précaution de couper ses ongles. Si les eaux ne sont pas écoulées, après avoir déchiré les membranes avec discernement, on fera ensorte d'atteindre les pieds de l'enfant; on en amènera d'abord un; on y attachera une petite bande de linge fin, au-dessus de la mal-

léole, passant ensuite les chefs sur les pieds, pour les arrêter dessous par un demi-nœud, peu serré. (Il n'est pas possible d'expliquer ici les différentes manœuvres convenables, dans les diverses positions; il suffit de poser une regle générale, savoir : toutes les fois que l'enfant ne présente pas la tête la face tournée vers l'os sacrum de sa mere, on doit accoucher par les pieds.) Si l'on avoit quelque doute sur la vie de l'enfant, ce seroit là l'instant de donner le baptême, car alors on doit le faire sur la premiere partie qui se présente. Après cette cérémonie, qui n'est pas longue, on introduit de nouveau la main dans la matrice, en suivant la jambe et la cuisse, jusqu'au corps de l'enfant ; on le tourne doucement,

dans la situation qu'il doit avoir; en même temps on cherche l'autre pied pour le joindre au premier; l'on extrait ainsi le fœtus très-doucement et sans violence, ayant attention de ne point tirer brusquement; mais, au contraire, de s'y prendre à plusieurs fois, et le laisser ainsi quelques instans au passage, pour donner le temps à la matrice de revenir, par degrés sur elle même, et par-là éviter la perte de sang, qui n'est que trop commune dans la pratique contraire.

Après la sortie de l'enfant, chacun sait qu'on doit lier le cordon ombilical avec un bon fil double, sans trop serrer, et faisant trois ou quatre tours de ce fil à environ trois ou quatre doigts du ventre, pour le couper entre la ligature et

le placenta. Il est ensuite question de tirer l'arrière-faix de la matrice ; c'est ce qu'on appelle délivrer. L'on ne peut trop condamner ceux qui précipitent cette extraction. En laissant un moment de délai, les moindres mouvemens que l'on fait en différens sens, en tirant prudemment le cordon, font suivre le délivre sans aucune violence. Un autre avantage que l'on retire encore de cette méthode, est de donner le temps à la matrice de se contracter peu à peu et par degrés, ce qui peut éviter la perte de sang. L'on ne risque pas non plus de casser le cordon, souvent très-foible, et, en voulant abréger l'ouvrage de la nature, de causer des lacérations, d'où suivent l'inflammation, la gangrène, et même la mort. On ne laisse pas des parties

d'arrière-faix dans la matrice, et on ne procure jamais le renversement de ce viscère. L'on ne doit donc délivrer que lorsque la femme ressent quelques petites tranchées, qu'on sent le col de la matrice s'amollir un peu, et qu'en saisissant le cordon, l'on ne trouve aucune résistance qui indique que l'on doit encore retarder quelques instans cette opération.

Si, malgré toutes ces précautions, le cordon est si foible, qu'il se rompe, il faut porter adroitement, et sur le champ, la main dans la matrice, pour en séparer le délivre, et l'extraire avec beaucoup de précaution. Plusieurs fois, je l'ai fait sans rencontrer de difficultés, parce que, immédiatement après l'accouchement, les passages sont très-dilatés. Il n'en est pas

de même plusieurs heures après, comme je l'ai vu arriver après plus de vingt, cependant sans mauvaise suite.

Plusieurs causes peuvent retarder ou empêcher l'accouchement. Si on a ouvert trop tôt les membranes, la grosseur de la tête de l'enfant, l'entortillement du cordon autour du corps ou du cou, la sécheresse et la dureté des fibres et des ligamens dans les femmes qui sont venues à un certain âge sans faire d'enfans, etc.; enfin les vices de conformation.

Lorsqu'il n'est pas possible de retourner l'enfant, pour avoir les pieds, la tête remplissant le passage, et étant engagée depuis un certain temps, la matrice resserrée sur elle-même, si la femme est foible, qu'il y arrive des con-

vulsions, il n'y a pas d'autre moyen que d'accoucher avec le forceps. On doit se hâter d'accoucher avec cet instrument, sur-tout quand il arrive des convulsions au commencement du travail, pour sauver la vie à la malade; supposé toujours, que le col de la matrice soit suffisamment dilaté. Il y a des cas malheureux où le forceps n'est pas encore suffisant, et où l'on est obligé d'appliquer le crochet, après avoir ouvert la tête de l'enfant, pour la faire déprimer un peu par la sortie de la moelle cérébrale; mais ce n'est ordinairement qu'après un travail très-long, et où l'enfant ayant resté si longtemps au passage, est mort avant l'opération. Dans les vices de conformation des os du bassin, dont le diamètre n'est pas

assez grand pour fournir un passage au fœtus, on est obligé de faire l'opération césarienne, ou même de la symphyse ; mais cette derniere est généralement abandonnée. Je ne m'étendrai pas sur l'utilité de ces opérations ; je parlerai seulement de l'opération césarienne, qu'on est obligé de faire, lorsqu'une femme vient à périr enceinte ; alors, la religion nous oblige de donner le baptême à l'enfant ; ce qui ne peut se faire qu'en le tirant du sein de sa mere, lorsqu'il est dans le cas d'avoir vie, et par conséquent, de recevoir le Baptême, dont il seroit privé sans ce secours. Mais il y a un moment à saisir pour cette opération. Il faut être bien assuré de la mort de la mere. L'on doit être instruit de la nature de sa maladie, de la

cause de sa mort, et quoi qu'il en soit, la traiter toujours comme vivante ; car, si une syncope en avoit imposé pour la mort, le Chirurgien n'auroit pas à se repentir d'avoir agi avec prudence. en supposant toutes ces connoissances, si l'on voit une femme enceinte dans un danger de mort assuré, on ne doit point la quitter, et en voyant approcher le dernier moment, l'on découvre l'abdomen, on prépare ce qui est nécessaire pour l'opération, on tient le pouls, on examine attentivement : s'il cesse, on porte la main sur la région du cœur, et en sentant finir les battemens, on procède à l'opération, de la manière suivante :

On fait, avec un bistouri, une incision du haut en bas, sur la ré-

gion de la matrice, en coupant tout doucement le tégument et les muscles, jusqu'au péritoine ; quand on sera arrivé à celui-ci, on y fera une ouverture, on y introduira un doigt, on élèvera les tégumens, et on continuera l'incision, jusqu'à ce qu'ayant commencé un peu plus bas que le fond de la matrice, les tégumens, les muscles et le péritoine soient coupés de la longueur de six pouces au moins. Quand on a ouvert l'abdomen, les intestins ou l'épiploon sortent, pour l'ordinaire, et viennent, par derriere la partie supérieure de la matrice, se porter antérieurement à l'incision ; on les garantit, en soutenant avec deux ou trois doigts, l'angle de l'incision, et en les couvrant avec la paume de la main. On fera ensuite,

avec le même bistouri, une incision à la paroi antérieure de la matrice. L'angle supérieur de l'incision qu'on fait à la matrice, doit être d'un travers de pouce plus bas que l'incision des tégumens. On continuera de couper vers le bas, jusqu'à ce que l'angle inférieur de l'incision des tégumens, soit un peu plus élevé que celui de l'incision de la matrice; quatre pouces et demi d'incision à ce viscère suffisent; c'est là communément le plus grand diamètre de la tête de l'enfant. L'incision de la matrice doit se faire sur une même ligne et avec beaucoup de soin, afin de ne pas porter le bistouri sur le corps du fœtus. On fera tenir par un aide, les lèvres de l'incision dilatées; l'opérateur introduira le doigt indicateur de la

main droite, dans le fond de l'incision de la matrice. Si les Membranes du fœtus sont encore entières, il les déchirera et les pincera avec l'ongle du pouce de l'index, jusqu'à ce qu'il touche le fœtus; pour lors il introduira les doigts l'un après l'autre pour dilater, par degrés, l'incision de la matrice, et former une ouverture ovale, par laquelle il retirera, le mieux qu'il lui sera possible, soit par la tête ou par les pieds, le fœtus, en allant peu à peu, et l'agitant tout doucement d'un côté vers l'autre, afin d'éviter le trop grand déchirement de la matrice. Si le fœtus est languissant et foible, et qu'on craigne qu'il meure avant d'être sorti, il faut le baptiser dans la matrice même, sitôt qu'on a déchiré ses membra-

nes ; sinon, on le retire, on coupe le cordon ombilical, et on en fait la ligature comme à l'ordinaire ; on sépare ensuite le placenta d'avec les parois de la matrice, en procurant l'évacuation de toutes les humeurs et de tout le sang qui peuvent être contenus dans le ventre. S'il y a de l'eau ou du sang épanché, on le fera sortir, en inclinant le corps de la femme sur le côté de l'incision externe, et si on veut faire la suture des tégumens, comme quelques-uns le conseillent, on laisse à la partie inférieure une ouverture, par laquelle le pus puisse s'écouler. On place la malade de façon qu'elle ait la poitrine un peu élevée, et qu'elle soit dans une situation commode et favorable à l'écoulement des matières.

Nous venons de décrire cette opération, comme on pourroit la faire sur la femme vivante; mais l'on conçoit bien qu'elle ne peut l'être que par un Chirurgien intelligent, tant pour l'opération en elle-même, que pour la manière de traiter et panser la femme dans la suite. Cette opération a été simplifiée, en faisant la section de la ligne blanche, au-dessous de l'ombilic.

Quelques enfans sont morts, après avoir donné des signes de vie. Selon le temps de la grossesse, ils sont plus ou moins viables. Mais je n'en ai jamais vu vivre plus de huit jours; l'on ne manque cependant pas d'exemples que plusieurs ont vécu âge d'homme. J'en ai connu un qui est mort à soixante ans, dont la mere avoit

survécu plus de vingt à l'opération faite par mon aïeul maternel.

De l'accouchement où il se trouve plusieurs enfans.

L'accouchement où il se trouve deux enfans, est très-naturel, et l'on doit agir comme dans les accouchemens ordinaires. Comme chaque enfant a ordinairement son placenta particulier, il faut extraire le second avant de délivrer, pour éviter l'hémorragie qui arriveroit ; de même, que par le décollement du placenta, quoiqu'il n'y ait qu'un seul enfant, il survient une perte de sang considérable, qui ne se termine qu'après avoir extrait le fœtus et ses dépendances : après que le premier est venu, on lie le cordon, comme je

l'ai déjà dit, et on le coupe. Si le second n'est pas engagé dans le passage, on porte la main dans la matrice ; on ouvre les membranes, on fait ensorte de saisir l'enfant par les pieds, que l'on tire jusque dans le vagin. On arrête un moment, pour donner le temps à la matrice de revenir sur elle-même ; enfin on l'extrait, on lie le cordon, et l'on délivre comme dans l'accouchement ordinaire. S'il y avoit un plus grand nombre d'enfans, on se comporteroit de même. L'on a des exemples qu'un second enfant est venu plusieurs heures après le premier, et même huit jours ; ces cas sont assez rares. J'ai vu plusieurs accouchemens de trois enfans. Un de quatre, dont trois reçurent le Baptême à l'Église, mais ne survécurent qu'un

jour. Il est très-commun de voir des jumeaux se bien porter.

J'ai dit que lors qu'il y a un second enfant, on doit se décider à porter la main dans la matrice pour en faire l'extraction ; parce qu'il seroit dangereux que ce viscère ne se trouvât dans un état d'atonie qui rendroit l'accouchement très long. Les placenta sont ordinairement séparés ; mais il peut arriver qu'ils se joignent ; alors, ils ont chacun un amnios et un seul chorion qui enveloppe les deux poches d'eau. On doit faire attention à toutes ces circonstances.

Après l'accouchement, si l'enfant a beaucoup souffert, il faut prendre garde s'il n'est pas dans une espèce de suffocation, ayant le visage violet. Lorsque cela est

ainsi, il faut laisser échapper un peu de sang par le cordon ; cette saignée a sauvé la vie à plusieurs qui seroient restés suffoqués ; elle se fait, en déliant le cordon ou en le coupant avant de le lier. Ce secours doit être employé promptement, et la quantité de sang que l'on tire, ne doit jamais passer une petite demi-palette. Après que l'on a fait la ligature du cordon, comme il a été dit, on passe des linges secs, un peu chauds sous l'accouchée, on éloigne ceux qui ont été mouillés par le sang, l'urine, etc., et l'on fait ensorte que la femme soit bien à son aise.

Si, malgré la saignée faite à l'enfant, on ne lui aperçoit aucun signe de vie, il ne faut pas pour cela l'abandonner. On lui présen-

tera sous le nez un petit linge trempé dans du vinaigre, de l'eau de vie ou autres choses spiritueuses; on lui donnera de petites secousses, il sera très-essentiel de lui souffler de l'air avec la bouche, cependant avec modération. S'il est froid, il faut le réchauffer, lui faire des frictions avec des linges secs et chauds sur les différentes parties du corps, ainsi que des petites pressions alternatives faites avec la main sur la poitrine. Ces secours, bien administrés, ont rappelé à la vie plusieurs enfans dont on désespéroit.

L'enfant qui vient de naître, a besoin d'être lavé et décrassé, ce qui se fait avantageusement avec de l'eau tiède, où l'on passe un morceau de savon blanc, et ajoutant une huitième partie d'eau de

vie. Après l'avoir bien essuyé, il faut examiner attentivement toutes les parties de son corps, afin de voir s'il n'a pas de fractures, luxations, contusions, excoriations, de même que des vices de conformation, tels que l'anus fermé, les doigts dans un nombre au-delà du naturel, et enfin telles autres difformités que l'on peut apercevoir, et auxquelles on doit remédier le plus promptement possible.

Ayant satisfait à ces premiers soins, on met l'enfant dans des langes préparés pour cet effet. C'est ici où le préjugé est la cause de la vie languissante, de la mort même de tant d'enfans, en serrant dans le maillot, des malheureux qui n'ont, contre cette barbarie, d'autre défense que de vains

efforts et des pleurs, ce qui les épuise et altère souvent leur santé pour toujours; car la gêne où ils se trouvent, est une vraie question. En outre, le jeu des poumons est empêché, et par conséquent la libre circulation du sang; cet état de mal-aise trouble les digestions et empêche les parties de croître dans leur état naturel, sur-tout la capacité de la poitrine, d'où suit l'asthme habituel, qui rend les hommes peu propres à la course, aux exercices violens, et abâtardit peu à peu notre espèce. Que l'on se représente encore ces petites victimes liées et garrottées dans le maillot, où sont peut-être enfermés avec eux plusieurs espèces de vermine, étant trop ou pas assez couverts, dans un lieu trop chaud ou trop froid, sou-

vent à la garde d'autres enfans qui auroient besoin eux-mêmes d'être gardés ; manquant des choses nécessaires à la vie dans un âge un peu plus avancé, pendant des jours entiers, où leur mère, forcée d'aller au travail, les laisse gémir dans l'ordure ; état malheureux que l'on rencontre journellement, lorsqu'on fréquente les campagnes. J'en ai vu, la bouche, le nez et les yeux remplis de mouches qui les suffoquoient, sans avoir l'avantage de remuer leurs mains. Quelle est donc cette fatalité, réservée aux seules nations policées ? Les petits sauvages sont libres sur les feuilles d'arbres, le coton, etc. Aussi, la nature n'étant pas contrariée, ils sont vigoureux, gais, bien constitués ; ils dorment tranquillement, en quelle posture il leur

leur plaît, et ont leurs mains libres pour se défendre des insectes : s'ils sont un certain temps sans boire ou manger, ils sucent leurs doigts, et par cette manœuvre, ils font dégorger des glandes salivaires l'humeur qu'elles filtrent, qui rafraîchit les levains de l'estomac, et fait qu'ils peuvent supporter la faim et la soif plus long-temps et avec plus de patience.

De quel secours ne sont pas encore leurs doigts dans la dentition ? La démangeaison qu'ils ressentent aux gencives les désespère, s'ils n'ont les doigts pour les frotter, frottement très-nécessaire pour faciliter la sortie des dents. Qu'on les laisse donc profiter des secours qu'ils ont reçus de la nature.

On demandera sans doute, de quelle manière on peut coucher les enfans, comment on les contiendra dans la couche, et comment l'on pourra les garantir du froid ? Rien n'est plus facile.

Il n'est question que de les envelopper de langes, ensuite d'un morceau d'étoffe de molleton l'hiver, ou autres étoffes, même de toile l'été ; on les arrêtera avec des crochets ou des épingles qui ne puissent blesser, ensorte qu'ils soient contenus sans être serrés ni gênés. Lorsque l'enfant aura cinq ou six mois, on l'habillera d'un petit casaquin à manches, d'une étoffe convenable à la saison ; on se servira, pour le coucher, d'une petite couche peu profonde, que l'on tapissera de crin, de laine, etc., le tout re-

couvert d'étoffe ou de toile, ensorte que l'enfant ne puisse se blesser contre les bords. On le couvrira d'une étoffe plus ou moins légère, selon la saison. De cette manière, on lui laissera la liberté des mains : ne souffrant pas, il ne pleurera point, et n'aura pas besoin d'être bercé ; si cependant on vouloit le faire, ce que l'on doit éviter autant qu'il est possible, on pourroit suspendre cette couche, rien n'étant plus nuisible aux enfans, que les secousses d'un berceau à terre, pour bien des raisons trop longues à détailler. Il faut avoir attention, dans les premiers jours, qu'ils aient la tête un peu élevée, pour pouvoir facilement évacuer le méconium.

J'ai remarqué encore un usage bien préjudiciable ; c'est de les

porter à l'église par le grand froid pour y recevoir le baptême. On les y laisse ordinairement un certain temps, pour rassembler tout ce qui est nécessaire à cette cérémonie. Étant déjà transis de froid, on leur découvre la tête, on leur verse abondamment de l'eau glacée, ce qui fait une si grande impression sur ces parties, qu'il leur arrive des rhumes de cerveau, même avec des difficultés de respirer, etc. J'en ai vu plusieurs frappés du froid, au point que la peau des pieds, des jambes et des bras s'est durcie par l'engorgement des sucs, et dont l'état fâcheux a été suivi de la mort. Ne vaudroit-il pas mieux retarder le baptême de quelques jours, que d'exposer ainsi ces malheureux? Il n'y auroit rien là de contraire à la religion ;

ou du moins, si l'on ne veut pas le faire, qu'on ait soin de se servir d'eau tiède, et de les bien essuyer, leur enveloppant ensuite la tête de linges secs et chauds. Je ne sais comme il en échappe un seul dans les villages, qui sont obligés de venir à leur Paroisse, souvent éloignée de plus d'une demi-lieue. Sans doute il en périt beaucoup, quelques précautions que l'on prenne; et souvent on en prend peu.

Pertes de sang des accouchées.

Revenons à la femme accouchée, que nous avons laissée un moment, pour donner les premiers soins à l'enfant. Une femme accouchée le plus heureusement, et même le plus adroitement, n'est pas exempte d'accidens : la perte de sang est un des plus dangereux,

et souvent très-difficile à calmer.

Il faut d'abord soutenir et comprimer le ventre, par conséquent la matrice, aussitôt qu'on s'apperçoit de la perte, avec la serviette en bandage de corps, comme je l'ai dit pour la perte de sang des femmes grosses, après avoir appliqué une bonne compresse, trempée dans l'oxycrat froid, sur la région de la matrice. On serre la serviette selon la violence de la perte : souvent on est obligé de relâcher ce bandage, pour laisser couler suffisamment les vidanges. Ce bandage, en comprimant la matrice, est très-utile ; car dans tous les cas, la compression, lorsqu'on peut l'employer, est le plus sûr remède contre l'hémorrhagie. Elle réussit dans cette circonstance, en re-

foulant de toutes parts les viscères du bas-ventre sur la matrice, qui trouve en-arrière un point d'appui. L'on ne se sert de compresses trempées, que lorsque la perte est considérable ; le bandage suffit très-souvent seul. Si, malgré ces secours la perte continue, il y a alors une véritable atonie de la matrice, ou quelque déchirement des vaisseaux qui entrent dans la composition du corps de ce viscère. Il faut d'abord porter la main dans la matrice, en tirer tous les caillots de sang, ou même quelques portions d'arrière-faix, restées lorsqu'on a voulu délivrer trop promptement ; faire des injections avec une décoction de plantes astringentes, telles que les feuilles de vigne, de plantain, de pervenche, de mille-feuille, les

roses rouges, les racines d'ortie, l'écorce de grenade, etc. etc., cuites dans le vin, où l'on ajoute un huitième d'eau de vie, et même un peu de vinaigre. On pourroit encore se servir de l'injection suivante :

Prenez racine de bistorte,.. 1 once.
Ecorce et fleurs de grenade, de chaque, ... demi-once.
Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, et réduire à une livre.
Passez : ajoutez à la colature :
De sang-dragon,..... 4 gros.
D'alun pulvérisé,..... 2 gros.
Mêlez pour une injection.

On peut même, dans des cas très-pressans, y ajouter quelques gouttes d'esprit de vitriol. Cette injection sera employée à froid, de même que celle des plantes ci-dessus. Comme ces injections sont un peu longues à préparer, il vaut

mieux se servir de vin seul, d'un mêlange d'eau avec un sixième d'eau de vie, ou enfin d'oxycrat, le tout employé aussi à froid.

Les frictions avec la main trempée dans l'oxycrat froid, sur la région de la matrice, peuvent être utiles, sans négliger notre bandage de corps, ainsi que les compresses. Si ces moyens ne réussissent pas, c'en est fait de l'accouchée; car j'ai peu de foi au tamponnage, qui n'est propre qu'à produire une perte interne, à moins que l'irritation que font les tampons, et le froid de la liqueur dont ils sont imbibés, ne fassent contracter la matrice.

On appelle perte interne, lorsqu'après l'accouchement, des portions d'arrière-faix restées dans la matrice, ou de gros caillots de sang

bouchent son orifice. L'on doit alors y porter la main, et en tirer tous ces corps étrangers, ce qui fait ordinairement cesser la perte, par la contraction naturelle de ce viscère. Si elle continue après cette extraction, on aura recours aux moyens ci-dessus.

Après l'accouchement, et surtout l'accouchement laborieux, les femmes profitent ordinairement du calme où elles se trouvent, et dorment avec plaisir. Ce repos leur est très-nécessaire, pour un peu réparer leurs forces; mais, en même temps, l'on doit examiner attentivement si le sang ne coule pas avec trop d'abondance : le sommeil masqueroit la syncope où elles se trouveroient, et elles pourroient périr ainsi, sans que l'on s'en aperçût.

C'est un préjugé bien pernicieux, de faire tenir continuellement les accouchées sur le dos. Elles peuvent se coucher, sans inconvénient, dans la posture où elles se trouvent à leur aise. Il en est de même de l'abus qui règne dans les campagnes, où plusieurs personnes prétendent qu'il ne faut point changer les accouchées avec des linges blancs de lessive; la propreté est, au contraire, très-salutaire, dans un état déjà assez dégoûtant, telles précautions que l'on prenne, et la malpropreté peut occasionner des maladies fâcheuses.

Des tranchées des accouchées.

Plusieurs Auteurs paroissent douter que les femmes soient moins sujettes aux tranchées dans

leurs premières couches que dans les suivantes; rien n'est cependant plus vrai : je n'en ai vu aucune avoir des tranchées un peu considérables dans leur premier accouchement, et cependant beaucoup dans les suivans : il y en a même plusieurs qui n'en ont point eu dans aucunes de leurs couches. Il peut y avoir de l'erreur, en ce que l'on n'est pas toujours bien certain si c'est leur premier accouchement. L'on ne peut douter que les tranchées des accouchées ne viennent de la sensibilité de la matrice, qui est obligée de se contracter, par une qualité qui lui est propre. Mais pourquoi la même sensibilité ne se trouve-t-elle pas après une première couche? Toutes les raisons qu'on en donne, sont peu satisfaisantes.

Tous les secours que l'on peut donner dans les tranchées, sont de faire tenir la malade assez chaudement, une lègère transpiration la soulageant beaucoup ; d'appliquer sur la région de la matrice une flanelle double, trempée dans une décoction chaude d'herbes émollientes, telles que les feuilles de guimauve, de bouillon-blanc, de graines de lin, etc., coupée de lait, ayant soin de la presser dans les mains, et d'appliquer une serviette chaude par dessus. Il faut renouveler cette application au moins de deux en deux heures, employer quelques lavemens avec la décoction des plantes ci-dessus, sans addition de lait ; faire prendre quelques tasses d'une légère infusion de camomille romaine, en forme de

thé, où l'on peut ajouter quelques gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffman. L'on doit s'abstenir des calmans somnifères, qui supprimeroient les vidanges. S'il se rencontroit des cas particuliers où l'on dût employer d'autres remèdes, tels que la saignée, les antispamodiques ou autres, pour raison d'accidens graves, ils doivent être dirigés par un Médecin ou Chirurgien éclairé.

Le dévoiement des accouchées.

Un accident formidable, après l'accouchement, est le dévoiement, lorsqu'il arrive avant la fièvre de lait; et il est ordinairement salutaire, lorsqu'il arrive après cette fièvre, sur-tout aux femmes qui ne nourrissent pas, en évacuant une partie de la ma-

tière laiteuse. Dans le premier cas, au contraire, le dévoiement supprime les vidanges, et souvent même cause la mort. Ce qu'il y a de cruel dans cette maladie, c'est que les remèdes, qui sont de la classe des astringens, sont très-contraires à l'écoulement des vidanges. On doit se borner à l'usage des lavemens adoucissans, à un régime sage un peu fortifiant, tel que les crêmes de riz, et le riz cuit avec du bouillon bien dégraissé, très-peu de bon vin, surtout quelques cuillerées de celui d'Alicante. J'ai employé avec succès, dans quelqu'une de ces circonstances, l'ipécacuanha et même l'émétique. On peut donner plusieurs fois par jour un scrupule de la poudre d'écorce de simarrouba, dans un doigt de

vin vieux. Je me suis assez bien trouvé du remède suivant.

Bols fortifians.

Prenez safran oriental en poudre, .. un demi-gros.
Corail rouge et corne de cerf préparée, de chaque 1 gros.
Excellente thériaque, ... un demi-gros.

Faites des bols avec quantité suffisante de sirop d'absinthe, pour quatre prises en deux jours, matin et soir; avalant par dessus une petite tasse d'infusion de germandrée ou d'absinthe en forme de thé, où l'on ajoute du sucre. L'on peut encore faire usage, pour boisson ordinaire, d'une tisane légère, où il entre une once de rapure de corne de cerf.

Lorsque le dévoiement arrive après la fièvre de lait, on ne doit pas se presser de faire des remè-

des, tenir un bon régime, la diète un peu sévère, et purger aussitôt que les vidanges ont cessé de couler, avec la médecine suivante :

Potion purgative.

Prenez de quinquina, ... 2 gros.
De tamarin, ... 1 once.
Rhubarbe, ... 1 gros.
Faites bouillir un instant dans six onces d'eau, et ajoutez :
Manne, ... 2 onces.

Lorsque la manne sera fondue, passez par un linge, pour prendre en une seule fois. On peut augmenter ou diminuer la dose selon le tempérament de la malade, et l'effet du remède.

Les lavemens adoucissans sont très-essentiels dans le cours de cette maladie ; on peut aussi user sur la fin, de quelques doses de simarrouba, et répéter le purgatif

autant de fois qu'il sera nécessaire. La boisson doit être une tisane légère, apéritive, faite avec le chiendent, la réglisse, la bourrache.

Suppression des vidanges.

Il faut avoir grande attention de ne pas annoncer aux femmes nouvellement accouchées des nouvelles désagréables, ni même trop satisfaisantes : elles éprouvent un saisissement qui supprime les vidanges; les frayeurs font le même effet, et j'en ai vu périr plusieurs de cette cause, malgré tous les secours possibles. Très-souvent aussi, dans les campagnes, par leur mauvais régime, en prenant du froid, en se levant trop tôt, les accouchées donnent lieu à cette suppression, aux in-

flammations, aux dépôts des mamelles, et à beaucoup d'autres accidens, selon qu'il y a plus ou moins de temps qu'elles sont accouchées.

Lorsque la suppression arrive dans les premiers jours, on a lieu de craindre l'inflammation de la matrice, ou peut-être cette dernière y donne-t-elle lieu; il faut alors employer très-promptement les saignées du bras plus ou moins, selon la violence de la fièvre. La saignée est le plus souverain remède dans cette circonstance, puisqu'elle enlève une partie du sang qui devoit être évacué par les vidanges, et qu'elle empêche par-là tous les accidens; mais, par un préjugé fatal, les saignées sont en horreur dans les campagnes, et c'est une grande erreur:

si on a vu ce secours mal réussir en ces occasions, c'est pour avoir été administré trop tard et à trop de distance.

Dans la suppression des vidanges, accompagnée d'accidens graves, outre les saignées du bras répétées, une diète sévère, la boisson doit être une tisane légèrement apéritive ou de l'eau de veau ou de poulet nitrée; on doit employer les fomentations émollientes, appliquées sur le ventre, les lavemens simples et les saignées de pied, si le cerveau est menacé. Si tous les moyens ci-dessus ne soulagent pas la malade, ne diminuent pas la violence des symptômes, et que le cours des vidanges ne se rétablisse point, on aura recours aux bains, aux demi-bains, aux injections

émollientes dans la matrice, faites avec les feuilles de guimauve, de bouillon-blanc et de seneçon, cuites dans l'eau : on continuera toujours les boissons délayantes, et on fera user de l'apozème suivant :

Prenez feuilles de bourrache, de chicorée sauvage, et de pariétaire, de chaque,... une demi-poignée.

Fleurs de tilleul et de camomille, de chaque, une pincée.

Faites infuser pendant deux heures, dans une chopine d'eau bouillante.

Passez, et ajoutez :

Sirop des cinq racines apéritives, ... une once.

On prendra la dose ci-dessus, dans la matinée, et on continuera autant qu'il sera nécessaire.

Après les accidens calmés, les vidanges peuvent reparoître, mais

le plus souvent elles ne reparoissent pas : alors on purge une ou deux fois la malade en quinze jours.

La fièvre, qui arrive ordinairement le troisième ou quatrième jour après l'accouchement, et qu'on appelle fièvre de lait, supprime quelquefois les lochies, et cause bien des accidens : souvent cette alarme n'est que passagère, et les vidanges reprennent leur cours. On calme cet état avec une diète sévère et quelques verres de tisane apéritive, que l'on boit avec du sirop d'orgeat.

Quand les femmes n'allaitent pas leur enfant, on est obligé de dissiper le lait des mamelles, pour empêcher leur engorgement, qui est très-douloureux; on y réussit ordinairement, en faisant user à

la malade, de la tisane suivante :

Tisane apéritive.

Prenez chiendent et chardon roland, de chaque, ... une once.
Feuilles de scolopendre, ... une poignée.
Follicules de séné, ... un gros et demi.
Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, et réduire à quatre livres et demie; quand vous serez prêt à retirer la liqueur du feu, ajoutez :
Réglisse concassée, ... une demi-once.
Sel de duobus, ... 2 gros.

Il faut sur-tout tenir les seins et le corps très-chaudement, faire une diète assez sévère, et dans le cas où on souffriroit beaucoup, on pourroit faire tetter la malade; il est vrai que ce moyen entretient toujours une disposi-

tion à l'engorgement ; mais, du moins, il remédie aux douleurs présentes, et donne le temps d'user d'autres remèdes. Si l'engorgement devenoit considérable, qu'il fût accompagné de rougeur inflammatoire, de fièvre, il faudroit employer la saignée du bras, même répétée, selon la violence des accidens, et appliquer des cataplasmes faits avec la mie de pain, le lait et la pulpe ou la poudre des plantes émollientes, renouvelés au moins deux fois par jour, et même plus, car le lait est sujet à s'aigrir, et devient alors astringent. Lorsque la douleur et l'engorgement diminuent, on ajoute peu à peu aux émolliens, quelques résolutifs, tels que les quatre farines résolutives, en faisant cuire, sur la fin, ces farines avec le vin, où l'on

l'on ajoute un peu de vinaigre; mais il faut être très-réservé sur l'emploi de ces résolutifs, et ne s'en servir que lorsque la douleur et l'inflammation sont absolument dissipées. Si l'inflammation, au lieu de se résoudre, se termine par suppuration, on doit se dispenser, autant qu'il est possible; d'ouvrir le dépôt; l'on couvrira tout le sein d'un emplâtre d'onguent de la mère, et on l'entretiendra dans une douce chaleur, pour faciliter le dégorgement. Ce moyen est préférable à l'instrument tranchant, et n'est pas, en outre, si douloureux et si effrayant.

L'épanchement laiteux.

L'épanchement laiteux, qu'on appelle lait répandu, est une maladie très-redoutable, qui attaque

les femmes dont la matière laiteuse n'a pas été assez évacuée, et sur-tout celles qui ne nourrissent pas leur enfant. La crainte de cette cruelle maladie, devroit seule les déterminer à remplir ce devoir. Les suites ordinaires de ces épanchemens, sont les fièvres longues et opiniâtres, même putrides, des obstructions, etc. etc. J'ai vu des femmes consumées par ces longues maladies, devenir aveugles, d'autres périr par des dépôts aux lombes, et tout le long du dos, dont aucun remède n'ont pu arrêter les progrès ; enfin, elles éprouvent une infinité d'autres maux qui défigurent les unes et font périr les autres, après de longues souffrances.

Dans ces circonstances malheureuses, s'il arrive des dépôts, que

l'on reconnoîtra à une tumeur qui s'élève dans une partie quelconque du corps, comme la douleur est ordinairement considérable, on doit y appliquer des cataplasmes avec la mie de pain, le lait et la pulpe ou la poudre des plantes émollientes. Si la douleur et la tumeur diminuoient après quelques applications, on mêleroit peu-à-peu aux émolliens quelques résolutifs, tels que les quatre farines résolutives, que l'on feroit cuire ensuite avec le vin, et où l'on pourroit même ajouter un peu de vinaigre. On fait en outre user à la malade une tisane faite avec la chicorée sauvage, le cresson, le cerfeuil, et un gros de sel de duobus par chopine ; et on auroit soin de purger,

tous les trois jours, avec la médecine suivante :

Potion purgative.

Prenez de séné, ... 1 gros.
Rhuharbe et tartre soluble, de chaque, .. un gros et demi.
Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, et réduire à six onces, faites fondre :
Manne, .. une once et demie.
Passez. Le jour qu'on prendra ce purgatif, on ne prendra pas la tisane.

Mais si la tumeur et la douleur, au lieu de diminuer, vont toujours en augmentant, que la malade y sente des pulsations; on ajoutera au cataplasme émollient, une once d'onguent de la mère. Lorsque la mollesse de la tumeur, et la diminution de la douleur annonceront que la sup-

puration est faite, on y appliquera un emplâtre très-épais d'onguent de la mère, et on laissera le pus se faire jour de lui-même, lorsque la situation du dépôt le permettra, à cause des suppurations longues et putrides qui suivent l'ouverture de ces dépôts, et qui jettent les malades dans le marasme, ou laissent des ulcères intarissables. Pendant ce traitement, on s'abstiendra des purgatifs et de la tisane ci-dessus, pour ne pas contrarier la nature; et l'on purgera ensuite plusieurs fois sur le déclin de la maladie.

Régime de l'accouchée.

Lorsqu'une femme est délivrée, on doit la laisser encore quelque temps sur le lit où on l'a accouchée; on la mettra ensuite, dans

un autre bien bassiné, et qu'on aura garni d'un drap plié en plusieurs doubles. Il faut, les huit premiers jours, lui faire observer un grand repos, même au lit. On ne lui fera prendre, pour toute nourriture ; que du bouillon fait avec le bœuf, le veau ou la jeune volaille, quelques œufs frais, sans pain, ou très-peu, un peu de gelée de viande. Dans le deuxième, le troisième et le quatrième jour de sa couche, on ne lui donnera, pour boisson ordinaire, pour peu qu'elle soit délicate et échauffée, que de la tisane un peu tiède, composée de chiendent, d'orge mondé et de réglisse, ce que l'on continuera jusqu'à ce que le lait soit un peu passé. Au reste, si la tisane n'étoit point de son goût, ou qu'elle n'eût point de fièvre, on

pourroit lui donner, de temps à autre, un peu de bon vin vieux, étendu dans une grande quantité d'eau. L'on sait qu'il faut diriger la diète selon le tempérament et la manière de vivre accoutumée ; si c'étoit une paysanne robuste, habituée à manger beaucoup, on pourroit lui donner davantage sans nul inconvénient. Lorsque la femme est très-affoiblie, et qu'on n'a pas lieu de redouter la fièvre, on peut y joindre un peu de rôtie au vin. Cette rôtie se fait avec une tranche de pain rôtie que l'on fait bouillir dans une écuelle, sur le réchaud, avec de l'eau et du sucre ; on l'ôte après qu'elle a bouilli ; quand elle est refroidie, on répand dessus un verre de vin, et l'on en donne quelques cuillerées de temps en

temps. Si le ventre de l'accouchée se trouve paresseux jusqu'au troisième jour, on lui donne un lavement émollient. Le cinq ou le sixième jour, quand la fougue du lait est passée, on peut leur faire manger un peu de volaille bouillie ou de poulet rôti. Voilà comme doivent vivre les femmes accouchées, en général, tant que les accidens de la couche sont à craindre ; car ce temps passé, il n'y a pas d'autre régime à prescrire, si ce n'est de ne point faire d'excès, de se garantir du froid, et de ne point s'y exposer, jusqu'à ce que les vidanges soient absolument arrêtées, temps que l'on ne peut précisément déterminer, parce qu'il y a des femmes plus en état de sortir après quinze jours, que d'autres après un mois, même six semaines.

Quand une femme est absolument hors de ses couches, il est à propos qu'elle soit purgée, au moins une ou deux fois; les purgatifs doivent être réglés sur son tempérament : par exemple, si une femme est d'un tempérament foible et délicat, on se contentera de la purger avec ce qui suit :

Prenez rhubarbe et sel végétal, de chaque, ... un gros.

Faites infuser dans un verre d'eau de veau, dans laquelle quantité on fait fondre deux onces de manne, et après avoir coulé le tout, on y ajoute une once de sirop de fleurs de pêcher.

Mais, si la femme est robuste, on la purgera de la manière suivante.

Dans un verre de décoction de capillaire, on fera bouillir, un

moment deux gros de follicules de séné, une pincée d'anis, deux onces de manne, et un gros et demi de sel végétal. On fait prendre, pendant que l'on va à la selle, du bouillon maigre, fait à l'ordinaire.

Il y auroit encore bien des choses à dire sur les maladies qui précèdent et suivent les couches, telles que l'apoplexie laiteuse, la pleurésie, la péripneumonie, la fièvre miliaire, le déchirement de la fourchette, le renversement de la matrice et ses blessures, les hémorrhoïdes, les hernies, les varices, etc.; mais je passerois les bornes que je me suis prescrites. Au reste, la cure des hernies et des varices ne doit se tenter qu'après l'accouchement. Il est certain qu'on évite beaucoup de ces fâ-

cheuses maladies, si on a soin de se comporter sagement après l'accouchement, d'observer une diète exacte dans les premiers jours, de ne point manger d'alimens gras qui détruisent les forces de l'estomac ; de-là les indigestions : de s'abstenir des liqueurs spiritueuses et échauffantes ; de là les fièvres putrides, etc. : de ne point prendre de froid ; de-là la suppression des vidanges, les épanchemens laiteux, etc.

Du choix d'une nourrice.

Lorsque les mères ne nourrissent pas leurs enfans, n'étant pas dans la possibilité de le faire, le choix d'une bonne nourice est bien essentiel. L'on doit prendre toutes les informations possibles sur ses mœurs, sa conduite, son

caractère, et les maladies auxquelles elle a pu être sujette, surtout les héréditaires, telles que les scrophuleuses, le scorbut, les dartres, les rhumatismes, la goutte, etc. Comme on n'apprend pas toujours la vérité de ces informations les plus exactes, on doit les examiner attentivement, voir premièrement si elles ont un air de bonne santé ; souvent le visage décèle des maladies cachées : secondement si elles ont la peau saine ; troisièmement si elles ont de belles dents ; il est rare alors qu'elles aient un vice particulier dans le sang ; cela annonce même le bon état de l'estomac, et la bonté des digestions ; quatrièmement, l'on doit toujours donner la préférence aux jeunes ; cinquièmement, examiner la qualité du lait. Il faut

qu'il soit d'un beau blanc, ni trop épais, ni trop fluide; une goutte versée sur l'ongle, doit y rester; etant mis sur la langue, il doit donner une saveur sucrée. S'il est un peu jaune, on y remédie, en faisant user à la nourrice des végétaux acides; s'il est fluide, et a peu de consistance, alors les farineux conviennent. Le lait de la nourrice ne doit point non plus se cailler sur le feu.

Chacun sait qu'une nourrice doit observer un régime raisonnable, évitant les alimens de difficile digestion, tels que les viandes salées, les ragoûts épicés, la viande de porc et autres semblables. Le lait étant le chyle résultant des digestions, seroit mal élaboré, chargé de parties âcres et salées, plus propres à être nui-

sibles au nourrisson, qu'à produire l'accroissement. Cependant, certaines femmes de la campagne, qui sont accoutumées à manger des alimens grossiers, pourroient se trouver mal de changer leur manière de vivre habituelle. La nourrice doit se procurer un sommeil suffisant, et éviter les exercices trop violens, qui échauffent et dissipent le lait par les sueurs.

La grosseur ou la petitesse des mamelles, est très-indifférente; j'en ai vu avec des petits seins, avoir beaucoup de lait; d'autres, avec des seins très-gros, en avoir peu. Quelquefois les mamelons sont très-petits, et les enfans ont peine à les prendre. Cela ne doit pas rebuter; après quelques jours de succion, ils s'alongent suffisamment; mais on pourroit, dans

ces circonstances, tetter plusieurs fois avec une pipe.

Si le lait de la nourrice que l'on a choisie est ancien, qu'elle ait quelques marques de pléthore, il faudra, avant de la faire nourrir, qu'elle soit saignée au bras, purgée, et même qu'on la fît vomir.

C'est une sage précaution dans les femmes qui ont vécu pauvrement.

Il est temps de revenir au nouveau-né, et d'indiquer la manière dont on doit le nourrir. La nourriture la plus convenable dans les premiers temps, seroit, sans doute, le sein de sa mère. Le premier lait n'est, pour ainsi dire, qu'une sérosité laiteuse, destinée plutôt à purger le méconium, qu'à nourrir le nouveau-né.

On conçoit facilement de-là,

combien il est pernicieux de lui donner, dans les premiers jours, un lait épais qu'il ne peut digérer ; ce qui donne lieu aux tranchées qui le tourmentent cruellement ; Pour y remédier, si l'enfant pleure dans les premiers jours, on lui fera prendre deux gros de sirop de chicorée, composé de rhubarbe. S'il ne va pas suffisamment à la selle, et que les pleurs continuent, il faut répéter la même dose le lendemain, ou même l'augmenter s'il est nécessaire ; évacuant ainsi, jusqu'à ce que les matières fécales ne soient plus noires. On peut y ajouter deux gros de manne.

Les Gerçures des mamelons.

Les gerçures ou crevasses des mamelons font beaucoup souffrir les nourrices. Elles se guérissent

aisément, en usant d'un digestif fait avec un peu de térébenthine, battue avec un jaune d'œuf, une cuillerée d'huile rosat ou d'olive, et six gouttes d'extrait de saturne sur une once d'onguent, le tout bien mélangé.

Lorsque l'enfant a tetté, on essuie le mamelon ; on applique de cet onguent sur un petit linge fin doublé, ou un plumaceau de charpie. Lorsque l'enfant veut prendre le sein, on lave le mamelon avec de l'eau tiède, où l'on a passé du savon blanc; on l'essuie de nouveau après qu'il a tetté, et l'on remet de l'onguent, continuant de même, jusqu'à la guérison, que l'on obtient facilement par ce moyen. Si l'onguent avoit peine à se détacher, il faudroit l'enduire d'un peu d'huile d'olive.

et l'essuyer ensuite avec un linge. J'ai guéri un grand nombre de femmes qui avoient souffert cruellement d'une maladie qui n'est rien du tout en elle-même.

Des aphthes.

Lorsqu'on a eu soin de bien purger l'enfant, il est rare qu'il lui arrive des aphthes. Ce sont de petits ulcères formant une croûte blanche qui tapisse la bouche et le gosier, occasionnés par le défaut du cours de la bile, parce que le conduit cholédoque (1) étant obstrué par le méconium, par conséquent l'humeur bilieuse ne s'écoulant point dans le duodenum (2), inonde la masse des hu-

(1) Réunion des conduits qui apportent la bile du foie dans le duodenum et la vésicule du fiel.

(2) Premier des intestins grêles.

meurs, et, par son âcreté, ulcère tous les points salivaires. C'est donc en évacuant le méconium assez tôt, que l'on prévient cette maladie. Elle peut aussi avoir pour cause l'âcreté du lait ; lorsqu'elle a lieu, on se sert du gargarisme suivant.

Gargarisme détersif.

Prenez feuilles de ronces et de plantin, de chaque, ... une pincée.

Faites bouillir une demi-heure dans un bon verre d'eau ; passez à travers un linge ; ajoutez une cuillerée de miel rosat, et autant de sirop de mûres.

On lave la bouche de l'enfant à tout instant, par le moyen d'un linge fin, attaché avec du fil au bout d'un petit bâton, ayant soin de changer souvent le linge. Ce

remède suffit ordinairement, pour terminer cette maladie. Mais les aphthes qui arrivent à des enfans déjà plus avancés en âge, sur-tout après les fièvres continues, causent de grands ravages, et forment des ulcères chancreux, qui carient, font exfolier de grandes portions des os maxillaires, font tomber plusieurs dents. Ces ravages n'arrivent guère qu'aux enfans de deux à trois ans. L'on doit, dans ces cas, outre l'usage du gargarisme ci-dessus, dans lequel on ajoute l'acide vitriolique jusqu'à agréable acidité, toucher souvent les ulcères avec un mêlange d'esprit de vitriol et de miel rosat, ou même d'esprit de vitriol pur, s'il étoit nécessaire pour en arrêter les progrès. Lorsque les petites escares sont tombées, on finit la

cure avec le gargarisme détersif ci-dessus.

Le filet, ou frein de la langue.

Si, en présentant le sein aux nourrissons, ils le prennent difficilement, ou s'ils ne peuvent le prendre, il faut examiner soigneusement la bouche. L'empêchement vient des aphthes ou du frein de la langue. Dans ce dernier cas, rien n'est plus simple que de le débrider avec la pointe de bons ciseaux. Cette opération, que l'on regardoit autrefois comme dangereuse, n'est jamais suivie d'aucun accident lorsqu'elle est bien faite, ce qui n'est nullement difficile, quoi qu'en disent certains auteurs. La langue se trouve aussi quelquefois collée aux gencives. L'on doit aussitôt la séparer adroitement, et

gargariser la bouche avec le remède décrit ci-devant contre les aphthes.

Si, malgré les précautions indiquées, les enfans sont tourmentés de tranchées, elles ont pour cause la trop grande quantité de nourriture, soit du lait ou autres, qui leur occasionne des indigestions. Il y a un abus commun à tous les pays ; c'est de leur donner de la bouillie faite avec la farine de froment et le lait. Il est bien facile d'appercevoir qu'un aliment aussi lourd ne peut être digéré facilement, par des estomacs foibles et délicats ; de-là, les coliques, les tranchées et la maigreur, parce que cet aliment a énervé les forces de l'estomac, et ces matières indigestes mal élaborées, passant dans le sang, deviennent le germe

de plusieurs maladies, telles que les obstructions, les écrouelles, etc., puisqu'on voit que cette dernière maladie ne se guérit ordinairement que lorsque les organes ont acquis une force suffisante pour vaincre l'impression de ces mauvais levains.

La meilleure manière de nourrir les enfans, est de ne leur donner que le sein de la mère jusqu'à cinq ou six mois, et pas trop abondamment. Il ne faut cependant pas s'inquiéter, lorsqu'on voit les enfans rendre du lait par la bouche; cette évacuation n'est point un vomissement, et n'est pas dangereuse, mais plutôt un bon signe. On en peut croire, sur ce point, les nourrices et les gouvernantes, qui ont observé que les enfans qui rejettent se portent

bien ; j'ai toujours vu en effet ces enfans profiter à vue d'œil, pour ainsi dire, dans le temps même qu'ils rejetoient une partie de ce qui pouvoit servir à leur nourriture. Ils ne rejettent plus ordinairement après le deuxième ou le troisième mois. Ce n'est pas que les enfans ne puissent avoir d'autres causes capables de leur faire rejeter le lait par un véritable vomissement ; mais alors c'est une maladie occasionnée par le lait pris en trop grande quantité, qui s'aigrit sur l'estomac, et occasionne des tranchées. Ils pleurent, et pour les appaiser, on leur donne encore le sein, nouvelle indigestion, et ainsi de suite. Alors les déjections sont verdâtres et grumelées, l'estomac faisant mal ses fonctions. Cet état se guérit,

guérit, en ne donnant pas tant de nourriture à l'enfant. Voici ce que j'ai toujours pratiqué avec beaucoup de succès, pour calmer leurs pleurs et leur agitation. Je leur fais prendre, dans du sirop de capillaire ou d'orgeat, une dose de la poudre suivante :

Poudre calmante et absorbante.

Prenez yeux d'écrevisses, corail rouge préparé, et magnésie blanche, de chaque, ... 12 grains.
Sucre blanc, ... 1 gros.
Laudanum liquide de Sydenham, ... 6 gouttes.

Pulvérisez dans un petit mortier, et mêlez le tout ensemble pour en faire trois prises, dont on en donnera une le soir en se couchant, chaque fois qu'il sera nécessaire de ne pas tant lui donner de nourriture. Lorsque les enfans dorment, ils

jeunent aisément, et non autrement. Par ce moyen, on procurera aussi du repos à la nourrice pendant la nuit, ce qui est très-essentiel pour sa santé, et celle de son nourrisson. Si les tranchées se font encore sentir après l'usage de ce remède, on le purgera avec le sirop de chicorée et deux ou trois gros de manne ; augmentant la dose purgative, selon l'âge et l'effet du remède.

Lorsque les enfans sont si voraces que l'on ne peut se dispenser de leur donner de la nourriture, on leur fait prendre alors légèrement une décoction de pain cuit dans l'eau avec un peu de beurre frais et de sucre, et pressé fortement à travers un linge clair. Cette nourriture est très-facile à préparer ; elle forme une espèce de

bouillie, qui n'a pas les inconvéniens de celle qui est faite avec la farine et le lait.

De la Constipation.

Les nourrices emploient, pour l'ordinaire, lorsque les enfans sont constipés, une plus grande quantité de beurre dans leurs alimens, prétendant que les substances grasses doivent relâcher le ventre; c'est le contraire, et l'on peut conduire à son gré la liberté du ventre en faisant leur nourriture plus grasse ou plus maigre.

Dans le cas de constipation opiniâtre, le savon et la magnésie blanche sont d'excellens remèdes. On fait fondre sur un peu de feu, dans un vaisseau convenable, un gros de savon médicinal, dans trois cuillerées d'eau, où l'on dé-

laie douze grains de magnésie, pour faire prendre en trois fois dans un jour ; on y ajoute aussi un peu de sirop d'orgeat ou autre.

La Jaunisse.

La Jaunisse n'est pas moins manifeste dans les enfans que dans les adultes. Elle attaque les nouveaux nés, comme ceux qui sont plus avancés ; elle est très-dangereuse, et passe même pour incurable, si l'enfant l'a contractée avant de naître. Cette maladie, dans les enfans à la mamelle, ne dépend presque jamais d'un vice au foie, mais bien de la quantité du méconium, ou de concrétions caseuses, qui, engorgeant le duodenum, forment un obstacle au cours de la bile, forcée alors de refluer dans le sang. On doit,

dans cette maladie, employer les purgatifs, pour déboucher le duodenum ; par exemple, le sirop de chicorée, composé de rhubarbe, avec deux ou trois gros de manne ; les savonneux sont bien indiqués dans ces circonstances, tels que le remède décrit ci-dessus contre la constipation opiniâtre, ainsi que celui qui suit :

Mixture antiacide et un peu purgative.

Prenez rhubarbe concassée, 1 demi-gr.

Faites infuser dans un verre d'eau, sur les cendres chaudes, pendant trois heures. Passez à travers un linge, et faites fondre savon médicinal, deux gros. Retirez du feu, et ajoutez une once de sirop de guimauve ou de capillaire, et une cuillerée d'eau de

menthe ou de fleurs d'orange. On en fera prendre une cuillerée à café de trois en trois heures, un peu chaud. Les savonneux sont plus usités pour les enfans qui sont sevrés, et réussissent mieux. On peut augmenter la dose ci-dessus, qui est pour un enfant, depuis la naissance, jusqu'à trois ou quatre mois. Il est essentiel de donner quelques petits lavemens avec l'eau tiède où l'on a passé un morceau de savon blanc, et de tenir une petite fomentation émolliente sur le ventre.

Excoriations causées par les excrémens.

La propreté est un point essentiel pour la santé des enfans. Dans les excoriations causées par l'urine et autres excrémens, on doit se

servir d'adoucissans et dessicasifs, tels que le cérat de Galien, l'onguent rosat, l'onguent blanc de rhasis, etc. Lorsqu'elles sont douloureuses et enflammées, on peut y appliquer du beurre frais, ou du cérat de Galien, avec des feuilles de poirée, et finir la guérison avec les dessicatifs, tels que l'onguent rosat, l'onguent blanc de rhasis. Mais l'attention de les changer souvent avec des linges blancs de lessive, est le plus sûr moyen d'empêcher ces excoriations, toujours occasionnées par le séjour et l'acrimonie de l'urine et des matières fécales, lorsqu'on est longtemps sans les changer, sur-tout ceux qui ont beaucoup d'embonpoint.

Précaution pour la vue.

Il faut avoir grande attention, lorsque les enfans sont découverts dans leurs couches, que la lumière du jour ou de la chandelle frappe leurs yeux de manière qu'ils ne soient pas obligés de regarder de côté ; ce travail des yeux peut leur procurer ce qu'on appelle le strabisme ou les yeux louches.

Croûtes laiteuses

Les enfans sont sujets à des croûtes sur le visage, que quelques-uns appellent teigne. Cependant la teigne, dont je parlerai dans la suite, est bien différente. Ces croûtes se guérissent d'elles-mêmes, ou par l'application de l'onguent rosat, du beurre frais, etc. Lorsqu'elles occasionnent de

grandes démangeaisons, on peut les laver avec une décoction de racines de guimauve cuite dans l'eau ; on répète cette lotion plusieurs fois par jour ; il faut avoir soin de tenir le visage et la tête très-propres, et d'enlever les croûtes qui sont prêtes à se détacher ; on pourra purger de temps à autre le petit malade, avec la médecine suivante :

Médecine pour les enfans.

Prenez scammonée préparée ou diagrède, ... 2 grains.
Jalap en poudre fine, 6 grains.

Mêlez avec un peu de sucre, et délayez dans une cuillerée de sirop d'orgeat et deux d'eau commune tiède, pour une prise. Cette dose est pour un enfant de trois ou quatre ans. On diminuera ou aug-

mentera d'un grain de jalap et d'un demi de scammonée par chaque année de plus ou de moins. On tâchera de faire prendre, immédiatement par dessus ce remède, deux ou trois cuillerées de bouillon clair, plus ou moins selon l'âge.

Il ne faut cependant pas trop se presser de tenter la guérison de cette maladie dans ses commencemens. On a vu ces éruptions rentrer subitement, et occasionner la fièvre, la toux, des convulsions même, et plusieurs autres maladies. J'ai vu un enfant à qui on l'avoit dissipée par des topiques, sans avoir pris de précautions, qui fut attaqué d'une ophthalmie ou inflammation des yeux opiniâtre, qui ne se dissipa que par l'application des vésicatoires à la nuque, l'usage répété des

purgatifs où entroit le mercure doux, enfin un cautère que l'on fit suppurer deux ans.

Il ne faut point s'inquiéter de ces différentes éruptions qui arrivent à la tête et au visage, telles que les croûtes laiteuses, les écoulemens derrière les oreilles, la gale, ou autres éruptions à la peau. L'on a toujours remarqué que la vie des enfans étoit en danger, lorsqu'il ne leur arrivoit aucune de ces éruptions, qui sont des espèces d'égouts que la nature entretient pour la dépuration des humeurs.

Dans les écoulemens qui arrivent derrière les oreilles, on se contente d'y appliquer plusieurs fois par jour, quelques petits linges blancs ou trempés dans l'eau commune, où l'on a mis une

goutte d'essence de lavande, afin d'ôter la mauvaise odeur de ces écoulemens,

De la Gale des enfans.

Lorsque la gale attaque les enfans, on ne doit pas se presser de les frotter avec des pommades mercurielles ou autres, qui répercutent cette humeur. Lorsqu'ils sont à un certain âge, on doit mettre en usage les dépurans, par exemple, leur faire prendre la tisanne suivante :

Tisane dépurative.

Prenez racine de patience sauvage,... 2 onces.
Feuilles de fumeterre et de chicorée sauvage, de chaque,.. une poignée.

Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau, et réduire à qua-

tre livres ; mettez infuser une demi-once de racine de réglisse. Passez.

Si l'enfant est à la mamelle, on fera user à la nourrice du remède ci-dessus, et on le purgera avec le sirop de chicorée et la manne ou d'autres médecines, telles que je les ai décrites ci-devant. J'en ai vu plusieurs qu'on avoit guéris de la gale avec des pommades mercurielles, à qui il est survenu des fièvres continues, suivies d'aphtes à la bouche, de chancres incurables. Ceux qui en sont échappés, ont eu plusieurs abcès, ou des dartres très-difficiles à guérir. Si on vouloit les frotter, il faudroit qu'ils eussent été long-temps préparés, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le Scorbut.

Les enfans peuvent avoir puisé le scorbut dans le sein de leur mère, ou en prenant le lait de leur nourrice. Le visage, dans cette maladie, est ordinairement pâle et bouffi; la bouche est puante, les gencives saignantes et gonflées, livides et putrides, la salive infectée coule souvent abondamment, par la démangeaison et l'érosion de la bouche; les malades ont quelquefois l'haleine puante, des douleurs dans les jambes, à la région de l'estomac, etc., ect.

Dans une affection scorbutique bien constatée qui se manifeste à l'enfant, il suffit de faire user à la nourrice des remèdes appelés antiscorbutiques, tels que

les chicorées, le becabunga, la racine de raifort, les feuilles de cresson de cochléaria, etc. On fait prendre le suc de ces herbes en bouillon avec la rouelle de veau, ainsi qu'en tisane de la manière suivante :

Tisanne antiscorbutique.

Prenez racine de raifort sauvage, . . . 2 onces.
Feuilles de chicorée et de cresson de fontaine, de chaque, une bonne poignée.

Faites cuire doucement pendant une demi-heure, dans suffisante quantité d'eau, et réduire à quatre livres. Passez, ajoutez à la colature : sel de duobus en poudre, un gros, et deux cuillerées de miel, pour boire en deux jours.

Il faut continuer ce traitement

au moins pendant un mois, et se purger deux ou trois fois avec les bols suivans.

Bols purgatifs.

Prenez mercure doux, .. 10 grains.
diagrède . . . . . 8 grains.
Poudre de Jalap, 15 grains.

Faites des bols avec suffisante quantité de sirop de roses, de fleurs de pêcher ou de miel commun, pour une prise. Avalant, immédiatement après une demi-tasse de thé ou de bouillon de veau. On peut augmenter ou diminuer les doses selon l'effet.

Si l'enfant étoit plus âgé, c'est-à-dire qu'il eût six ou sept ans, alors on pourroit lui faire prendre la tisane ci-dessus, ainsi que les bols purgatifs à tiers de dose.

La Dentition.

Vers l'âge de cinq ou six mois plus tôt ou plus tard, commence la dentition ; plusieurs enfans périssent dans ce temps critique, mais presque tous en sont très incommodés, sur-tout ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, et qui ne vont pas facilement à la selle ; ces derniers sont très-sujets aux convulsions presque toujours mortelles.

La liberté du ventre étant absolument nécessaire ; aussitôt que l'on apperçoit les signes de la dentition, il faut donner aux enfans de fréquens lavemens à l'eau tiède, faire entrer peu de gras dans leur nourriture, leur offrir à boire de l'eau fraîche à chaque instant ; il faut avoir soin de leur laisser les

mains libres, leur donner quelques petits hochets, comme un bâton de réglisse ratissé, une racine de guimauve ainsi préparée, quelques morceaux de fruits mûrs, enfin un hochet de cristal et autres choses semblables qui les amusent, en leur chatouillant les gencives. Plusieurs prétendent que les corps durs et polis sont nuisibles, endurcissant les gencives, ce qui doit empêcher la sortie des dents. Pour moi, je dis que l'on doit suivre l'indication de la nature. Les enfans, en cet état, mordent avec avidité tout ce qui leur tombe sous la main, même leurs doigts. La démangeaison qu'ils ressentent est insupportable, et demande des corps irritans. Quand même ces corps durciroient les gencives, la dent les percera mieux. Chacun

sait qu'une chose tendue est plus facile à couper que celle qui est lâche. Les substances émollientes ne font sur les gencives aucune impression capable de faire avancer les dents, et percer leur épaisseur. Il ne faut que relâcher et calmer le tiraillement des fibres pour appaiser la douleur. On vante beaucoup le remède suivant, très-propre aussi à rafraîchir les gencives.

Créme rafraîchissante.

Prenez fleurs de sureau un peu pilée, ... une pincée.

Mettez dans un nouet de linge, avec environ demi-once de plomb coupé par petits morceaux et lavé, mettez ce nouet dans une tasse à caffé, avec un verre de lait frais. Il faut couvrir la tasse de

papier, et la mettre dans un lieu chaud; il se forme alors une crême qui surnage, et dont on se sert pour frotter les gencives, ayant soin de ne point abandonner les lavemens et la boisson d'eau fraîche, où l'on peut ajouter un peu de sirop d'orgeat ou de violette. L'on doit bien se garder de donner beaucoup à manger aux enfans pendant l'orage de la dentition.

Si, malgré les précautions ci-dessus il arrivoit des convulsions, ce qui est assez rare, on pourroit mettre ces petits malades dans un bain d'eau tiède, pendant un quart d'heure ou une demi-heure, et l'on feroit prendre trois fois par jour, dans un peu d'eau de fleurs de tilleul, trois ou quatre gouttes d'esprit de corne de cerf avec un peu de sirop de violette; et ce qui

vaudroit encore mieux, quatre gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffman dans la même eau. Malgré ces secours, plusieurs enfans ne sont hors de danger que lorsque les dents sont sorties ; c'est pourquoi il est nécessaire de bien examiner la bouche, et si l'on sent distinctement une ou plusieurs dents sur le point de percer la gencive, que l'enfant soit fort affoibli, il faut aussitôt ouvrir la gencive avec la pointe d'un bistouri droit ou d'une lancette, dont la lame est assujettie avec une petite bandelette de linge fin et enveloppée en grande partie. Cette incision doit être petite et cruciale, faite directement sur la pointe de la dent. Plusieurs personnes prétendent que la gangrène peut suivre l'ouverture de la gencive ;

j'ai cependant toujours mis ce moyen en usage avec succès, les enfans s'étant trouvés guéris quelques jours après. L'on pourroit appliquer sur ces petites plaies, une compresse de linge fin, trempée dans un mêlange d'eau vulnéraire et de miel rosat, que l'on renouvelle trois ou quatre fois par jour, avec de nouveaux linges; mais, pour l'ordinaire, la salive tient lieu de ces remèdes, qu'il est bien difficile de fixer sur la partie.

Temps de sevrer les enfans.

En général, il n'y a pas de temps fixé pour sevrer les enfans. En se comportant sagement, il ne faut le faire que lorsqu'ils ont huit ou dix dents, car s'ils n'en sont pas pourvus d'une certaine quan-

tité pour broyer les alimens, il résulte de mauvaises digestions, un chyle mal élaboré, et par conséquent très-peu propre à la nourriture et à l'accroissement, ce qui peut contribuer à les faire tomber en chartre. Cette maladie les attaque ordinairement à un an et demi ou deux ans, et vers la quatrième, ils en sont exempts, parce qu'alors ils peuvent prendre de l'exercice, et ont des dents pour broyer leurs alimens et faciliter la digestion.

Du Rhachitis.

La foiblesse des jambes, la grosseur de la tête, la sortie tardive des dents qui restent peu de temps sans se carier, l'esprit précoce, la grosseur du ventre et la difficulté de respirer, décèlent bientôt cette maladie. Il paroît des nodus aux

articulations, des tumeurs près du sternum, les os des jambes et des cuisses se courbent; la poitrine, par sa mauvaise conformation, gêne le jeu des poumons, delà, l'opression et la toux; la maladie, parvenue à ce degré, les malades ont ordinairement une fièvre lente; si le dévoiement arrive, il est suivi du marasme et de la mort. Je n'ai vu aucun enfant en cet état vivre jusqu'à l'âge de dix ans; mais il faut remarquer que cette maladie a ses nuances, selon la gravité de sa cause; plusieurs un peu noués peuvent s'en tirer, mais ils sont, pour l'ordinaire, d'une petite taille, et mal constitués.

La cure de cette maladie parvenue à son dernier degré, est impossible. Dans le cas contraire, on doit avoir pour but d'évacuer les

les mauvais levains, et ensuite rétablir les digestions. La première indication demande que l'enfant soit dans un endroit où il respire un air pur. Il faut le nourrir d'alimens doux et faciles à digérer, pris en petite quantité, employer les vomitifs et les purgatifs où entre la rhubarbe; faire prendre un exercice modéré et augmenté peu-à-peu. L'usage des amers et des martiaux est très-essentiel; par exemple, on peut donner au malade l'eau de cloux rouillés, ou une eau minérale ferrugineuse quelconque, pour sa boisson ordinaire, le tout accompagné de frictions sèches sur l'épine du dos, les extrémités, etc.

On remédie ou l'on empêche le progrès de la courbure des jambes par des bottines faites artistement,

de même que l'on emploie des corselets pour la courbure de l'épine du dos. Tous ces traitemens doivent être dirigés par des Médecins ou Chirurgiens éclairés.

Hernies des enfans.

Les cris des enfans, gênés dans le maillot, qui souffrent de quelques maladies, telles que les tranchées ou autres, occasionnent souvent des hernies. Elles sont le plus souvent inguinales, et descendent quelquefois dans les bourses. Voici la manière dont on peut en faire la réduction. On couche le malade sur le dos, les jambes demi-fléchies sur les cuisses, les cuisses sur le bassin; on passe la main droite sous la cuisse droite du malade; si la hernie est du côté droit, et la

main gauche de l'autre côté, si la descente est au côté gauche, on saisira avec cette main la partie inférieure de la tumeur, on pressera un peu, et à mesure que les parties rentreront, on les pincera avec le pouce et le doigt indicateur de l'autre main, pour les empêcher de ressortir. Rien n'est plus facile que cette réduction; il faut seulement avoir grande attention de ne pas agir brusquement. Après cette opération, il s'agit de maintenir les parties réduites. Si l'enfant est très-jeune, on pourra appliquer, sur l'endroit qui y a donné passage, plusieurs compresses triangulaires de différentes grandeurs, de manière qu'elles forment une pyramide, dont le sommet réponde à la hernie, et sur ces compresses, un petit ban-

dage triangulaire. Si l'enfant étoit un peu plus âgé, on pourroit lui appliquer un bandage fait avec une compresse double et triangulaire, dans laquelle on fixe un petit écusson de liége, en forme de pelotte aplatie ; on attache à ce bandage plusieurs bandes, dont deux servent de ceinture, et l'autre d'entre-cuisse. Il faut se procurer trois ou quatre de ces bandages, pour pouvoir les changer et les lessiver. Ils procurent ordinairement la guérison dans cinq ou six mois, aux enfans très-jeunes, et plus tard dans ceux qui sont plus avancés en âge. Il faut bien avoir attention qu'ils soient toujours bien placés, car, s'ils se dérangeoient, et que l'enfant vint à faire quelques efforts, la hernie pourroit sortir de nouveau, et

par là, on auroit perdu tout le fruit du bandage.

Les hernies ombilicales, ou exomphales, se guérissent souvent d'elles-mêmes ; mais elles demandent quelquefois bien des soins et des bandages. L'on pourra appliquer, sur l'endroit de la hernie, quelques compresses trempées dans l'oxicrat froid, avec un bandage en forme de ceinture, soutenu d'un scapulaire, qui est un bandage fait avec une bande un peu large, fendue dans son milieu, pour passer sur les épaules, et dont les extrémités tombent en avant, et en arrière, pour s'attacher avec des épingles, avec le premier bandage, ce qui empêche qu'il ne se dérange.

Les descentes des enfans sont rarement susceptibles des accidens

dépendans des diverses espèces d'étranglemens, auxquels les adultes sont plus fréquemment exposés. Cependant, si la hernie, au lieu de rentrer, il arrivoit des accidens, un peu de douleur, de tension, etc., il faudroit avoir promptement recours à quelqu'un d'intelligent. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet objet ; je dirai seulement qu'on doit avoir grande attention de ne point prendre pour une descente, la rétention de testicule à l'aine. Mais alors, si l'on touche la tumeur pour en faire la réduction, elle est douloureuse; l'on sent une dureté qui ne cède pas ; le testicule manque de ce côté ; et si on avoit le moindre doute, il vaudroit mieux avoir recours à quelqu'un.

Mauvais effet des corps à baleine.

Un abus très-pernicieux est d'enfermer les enfans dans une prison de fortes baleines, que l'on appelle un corps, sur-tout celui des petites filles; cet usage porte un grand préjudice à l'espèce humaine. Les femmes ne sont pas faites pour avoir les lombes étranglées, le ventre aplati. Ces tailles fines se préparent bien des maux, lorsqu'il sera question de porter un enfant dans leur sein, et de le mettre au monde. Quand on compteroit pour rien la gêne qu'elles souffrent pendant leur jeunesse, l'estomac, la poitrine et tous les viscères du bas ventre sont resserrés sous ces cuirasses, ce qui doit beaucoup déranger leurs fonctions, si nécessaires à la santé

et à la vie, et même les empêcher de croître dans leur état naturel. Il est bien plus simple de ne point les mettre à la gêne, de laisser agir la nature ; ils seront ce qu'ils doivent être ; un pigmée ne produira pas un géant, etc.

De l'usage des bains.

Un usage bien salutaire est de leur faire prendre quelques bains, au moins une fois la semaine ; ils rafraîchissent, décrassent la peau, et facilitent la transpiration. J'ai vu plusieurs personnes les faire baigner tous les jours, d'abord dans l'eau un peu tiède, et ensuite telle qu'elle se trouvoit dans la saison, sans cependant être glacée ; je n'en ai vu aucun accident, et lorsque les enfans y sont habitués, ils y entrent avec la plus

grande hardiesse. Je n'ai pas une expérience suffisante de ce remède philosophique, qui est adopté par plusieurs personnes, peut-être par l'amour de la nouveauté et de la mode ; l'habitude peut beaucoup. Les bains froids sont très-capables de donner du ressort à la peau, de fortifier les enfans et les tenir propres ; mais l'on pense bien que cet usage n'est pas convenable pour des enfans de deux ou trois mois. On commence à cet âge à les laver dans de l'eau tiède au besoin, ensuite on leur fait prendre des espèces de petits bains un instant, et enfin les augmentant selon l'âge.

Aujourd'hui on prend l'habitude de peu les couvrir, sur-tout la tête ; ceux-là sont moins sujets aux rhumes et aux fluxions que

ceux que l'on charge d'habillemens. L'on voit, près de la mer et des grandes rivières, des matelots qui n'ont jamais porté ni souliers ni bas, marcher sur des corps durs et raboteux avec plus de hardiesse que les gens élevés mollement ne le font avec les meilleures chaussures.

Des Vers.

La plupart des enfans sont très-tourmentés des vers, sur-tout ceux qui font de mauvaises digestions, et qui mangent beaucoup de viandes ou autres alimens semblables. Ils sont plus sujets aux vers que les adultes, parce que la chaleur de leur estomac étant plus considérable, elle développe plus promptement les œufs des insectes qui se trouvent déposés en grand

nombre sur nos alimens ; d'ailleurs, les adultes qui font usage des liqueurs, du café, du vin, etc., doivent y être beaucoup moins sujets ; tout ceci prouve encore que les enfans doivent prendre plus souvent des alimens.

Il y a plusieurs espèces de vers ; 1°. Les strongles, qui sont des vers rongs et longs, appelés lombrics. Ils sont gros comme un tuyau de plume, longs de demi-pied ou plus : ils se tiennent le plus souvent dans les intestins grêles ; ils ne laissent pas de remonter quelquefois dans l'estomac et de sortir par la bouche ou par le nez ; on les rend plus communément par les selles. 2°. Les ascarides, qui sont de petits vers ronds et courts ; ils s'attachent au fondement, et y causent une déman-

geaison très-importune. 3°. Les vers cucurbitins, ainsi nommés, parce qu'ils ressemblent à des pepins de courge ; mais ce ne sont que des portions du vers solitaire.

Les signes qui annoncent la présence des vers, sont la démangeaison du nez, les tranchées, l'urine blanche un moment après qu'elle est rendue, le ventre tendu et élevé, les rapports aigres à la bouche, la salivation, la diarrhée, les déjections glaireuses, la soif, le hoquet, la maigreur, les frayeurs pendant le sommeil, les convulsions, le grincement des dents, le visage alternativement pâle et rouge.

L'huile d'amande douce, à la dose d'une once, avec le jus de la moitié d'un citron, et une

cuillerée de sirop d'orgeat ou de capillaire, formè un bon remède antivermineux ; on le donne le matin à jeun, ou lorsqu'il y a trois ou quatre heures que l'on n'a pris d'alimens. Les remèdes contre les vers sont en grand nombre, et souvent ne peuvent les détruire sans un régime convenable. Les plus usités sont le mercure doux ; en général, tous les purgatifs, les amers, la rapure de corne de cerf, l'aloës, l'eau commune où l'on a mis du mercure cru pendant un jour ou deux. L'infusion d'un demi-gros de coraline de Corse et autant de rhubarbe, avec même dose de sel d'Epsom, m'a très-bien réussi. On le répète deux ou trois fois; j'ai vu rendre une grande quantité de vers ; l'on augmente ou diminue

la dose, selon l'âge du malade et l'effet du remède. Celle-ci est pour un enfant d'environ trois ans ; on peut y ajouter du séné et de la manne, quand on a intention de bien purger. Lorsqu'il arrive des convulsions, l'on peut employer avec succès le sirop de Charas et même l'émétique. L'on emploie encore les antivermineux en linimens sur le ventre. J'ai vu une petite fille d'environ huit ans, tourmentée cruellement des vers et presque à la mort : après avoir employé inutilement beaucoup de remèdes internes, je la guéris avec une embrocation composée d'huile de laurier, de teinture de myrrhe et d'aloës, de chaque deux onces, un gros de poudre d'aloës, le tout mêlé ensemble et fondu sur les cendres

chaudes, dont on la frotta plusieurs fois sur la région ombilicale. Elle rendit beaucoup de vers de l'espèce des lombrics ou vers ronds.

La malade étoit presque étique, avoit une fièvre lente, et tous les jours des coliques très-violentes; elle se porta très-bien ensuite. Si ce remède occasionnoit des tranchées, il faudroit le cesser, ou du moins en éloigner les applications, et les faire légères. On ne doit pas négliger les lavemens, ceux de lait sucré en ont fait rendre beaucoup.

La toux convulsive ou coqueluche.

La toux convulsive qui attaque les enfans est souvent épidémique, et les menace de la suffocation. Ils vomissent une matière glai-

reuse qui les calme pour un moment, et ensuite recommence. Cette maladie a son siége dans l'estomac qui est induit de cette humeur glaireuse et irritante; comme les enfans ne crachent pas, ils avalent une partie de ces viscosités, qui entretiennent la toux. Par les efforts répétés, le visage devient violet; ils ne peuvent reprendre haleine, et on les croit prêts à suffoquer, ce qui arrive cependant rarement. J'en ai vu plusieurs dans ces secousses, avoir de grandes hémorrhagies par le nez et des vomissemens de sang. Pour remédier à ces accidens alarmans, il faut employer la saignée du bras, s'il est possible, c'est-à-dire, si l'âge de l'enfant le permet, diminuer les alimens, tenir le malade chaudement, et faire user du remède suivant:

Potion pectorale fondante.

Prenez Kermès minéral, 4 grains.
Oximel scillitique, demi-once.
Sirop d'orgeat, . . . 2 onces.
Eau de fleurs d'orange, ...
demi-cuillerée.

On met le Kermès dans un petit mortier, on verse peu à peu l'oximel et le sirop, en délayant le tout ensemble ; on met ensuite l'eau de fleurs d'orange. On en fait prendre une cuillerée à café le matin, et autant le soir, ayant soin de la bien agiter chaque fois que l'on en veut donner. L'on augmente la dose selon l'âge et l'effet du remède. Celle-ci est pour un enfant d'environ deux ans ; si la première cuillerée fait un peu vomir, cela ne doit pas surprendre ; il n'en sera pas de même pour celle du soir ; on fait prendre

après chaque cuillerée, un mêlange d'eau et de vin sucré, du thé ou de la tisanne de guimauve, de chiendent avec un peu de réglisse. Si le sommeil est fort interrompu par la toux, on ajoute dans la cuillerée du soir, à l'instant de la prendre, deux ou trois gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

Comme l'estomac se trouve affoibli après cette maladie et l'usage du remède, il est bon de faire prendre le soir, pendant deux ou trois jours, un demi-gros d'excellente thériaque dans une cuillerée de vin avec un peu de sucre ou de sirop, et purger ensuite, si le Kermès n'a pas suffisamment évacué.

Quoique cette maladie soit alarmante, j'ai vu peu d'enfans

en périr, sans même avoir été secourus, quoiqu'il y en eût un grand nombre d'attaqués en même tems. A moins qu'ils ne fussent anéantis par la longueur de la maladie sans avoir reçu de secours, le remède que j'indique m'a toujours réussi. La diète et les lavemens sont très-utiles dans ce traitement ; il faut avoir soin de ne point laisser prendre de froid, qui est quelquefois la cause de cette maladie, sur-tout lorsqu'elle n'est pas épidémique.

Le Bec de lièvre.

Plusieurs enfans naissent avec la lèvre supérieure fendue, même en plusieurs endroits ; ils ont quelquefois à la voute du palais, une ouverture qui communique dans les fosses nasales. Plusieurs

auteurs ont conseillé de ne faire l'opération qu'à l'âge de cinq ou six ans. L'expérience démontre qu'elle réussit également bien dès le plus bas âge. Elle consiste à rafraîchir les bords de ces fentes avec un bistouri bien tranchant, et ensuite à les réunir par le moyen d'un bandage méthodique. Il ne faut pas toujours arracher les dents qui sont déjetées en dehors; la lèvre les replace quelquefois dans leur position naturelle, ainsi que la voûte du palais, dont l'ouverture se ferme entièrement. Pour donner la facilité de prendre le sein, on peut, dès l'instant de la naissance, tenir les ouvertures de la lèvre fermées avec des bandelettes d'emplâtre d'André de la Croix, de diachylon gommé, ou autre, en attendant la cure ra-

dicale, qui est l'ouvrage du chirurgien.

Le Calcul de la vessie.

Les enfans sont sujets aux calculs comme les adultes ; cela peut venir d'une disposition héréditaire, comme on le voit par la goutte et le rhumatisme. Les familles goutteuses y sont très-sujettes ; les signes de cette maladie sont l'ischurie, le ténesme, la démangeaison du gland, qu'ils se tiraillent ordinairement ; souvent ils rendent de petits graviers avec beaucoup de douleurs. Lorsqu'il arrive que des graviers un peu gros s'arrêtent dans le canal de l'urèthre, il faut, pour les faire sortir, employer les bains domestiques, les injections d'huile dans le canal, les cataplasmes émolliens dont

on entoure la verge, la tisane mucilagineuse faite avec la guimauve, la graine de lin, et vingt-quatre grains de sel de nitre dans deux livres d'eau, si l'enfant est en âge d'en faire usage; enfin, quelques-uns conseillent de presser le calcul par derrière, mais ce moyen peut être très-douloureux, si le calcul est inégal. Si tous les moyens mis en usage ne peuvent en procurer la sortie, on est réduit à faire une incision à l'urèthre sur sa partie latérale, directement sur le calcul, que l'on tient assujetti avec les doigts. S'il est arrêté à l'extrémité du gland, on incise de même le canal à la partie inférieure; l'on fait sortir facilement le calcul en pressant un peu le gland par derrière. Je me suis souvent trouvé à même de pratiquer

ces petites opérations, sans en avoir jamais vu résulter le moindre inconvénient. La plaie qu'on a fait se guérit aisément, en la tenant réunie seulement avec une petite bande. J'ai vu plusieurs femmes extraire ces calculs arrêtés à l'extrémité du gland, en suçant le bout de la verge à leur enfant. Dans les coliques occasionnées par la présence des graviers, on donne pour boisson la tisane dont je viens de parler; on met en usage les bains domestiques un peu tièdes; les fomentations émollientes sur le ventre, quelques prises de gouttes anodynes le soir dans un verre de tisane avec du sucre ou du sirop. On a vanté plusieurs remèdes contre les graviers, tels que l'éluna campana, les fruits d'aubépine, le bois de boulle et

une infinité d'autres. Est-on bien sûr des effets qu'il ont produits ? C'est ce dont il est permis de douter. Si les accidens continuent, que les enfans soient toujours tourmentés de coliques, de démangeaison du gland, alors on peut soupçonner la pierre dans la vessie. Il faut avoir recours à la sonde pour s'en assurer et les en délivrer par l'opération de la taille. On ne doit jamais se confier pour cette opération, à des charlatans vagabonds qui commettent tous les jours des fautes considérables, dont les malades sont souvent les victimes. Il faut cependant remarquer que tous les enfans qui rendent des graviers n'ont pas des calculs dans la vessie qui exigent l'opération ; l'on doit s'en rapporter là-dessus à des gens instruits.

De l'Imperforation de l'anus.

Quelquefois les enfans naissent avec l'anus fermé. Si la clôture est si profonde dans l'intestin, que la sonde ni les doigts ne puissent atteindre jusqu'à sa terminaison, alors il n'y a pas moyen de pratiquer une ouverture, et l'enfant est la victime de ce vice de conformation. Mais si, au contraire, l'anus n'est fermé que par une membrane très-peu épaisse, alors on peut fendre cette membrane avec une lancette ou un bistouri. Lorsque l'anus est bien vidé, on y fait quelques injections avec de l'eau, et un tiers d'eau-de-vie ; on met sur la plaie un plumaceau de charpie sèche, une compresse par-dessus et le bandage en T. Il faut avoir soin de mettre de nouvelle

charpie toutes les fois que les enfans se salissent, et de faire aussi quelques petites injections comme ci-dessus. Par ce moyen on guérit la plaie très-facilement et en peu de jours.

De l'étroitesse du prépuce.

Quelques enfans naissent aussi avec l'ouverture du prépuce si étroite, que l'urine y passe avec beaucoup de difficulté. Les enfans souffrent beaucoup, par la difficulté que l'urine trouve à y passer; malgré cependant que tous les enfans attaqués de cette maladie se pressent fortement le prépuce. Pour guérir cette maladie, on introduit par l'ouverture, et aussi loin qu'on le peut, un bistouri droit et à lame étroite, dont la lame sera pour ainsi dire, enchas-

sée dans une petite boule de cire enduite de blanc d'œuf. Lorsqu'on est parvenu assez loin, on porte la pointe du bistouri contre la peau, ayant soin de la soutenir avec deux doigts. La pointe franchit facilement la résistance de la cire ; lorsqu'elle a percé la peau, on continue de couper de dedans en dehors et de haut en bas. Lorsque le prépuce est totalement incisé, on panse convenablement ; cette incision doit être faite sur la partie latérale du prépuce. L'on comprend bien que cette opération doit être faite par un Chirurgien intelligent.

La petite Vérole.

La petite vérole est un des fléaux les plus redoutables pour les enfans. La multiplicité des

symptômes et accidens qui accompagnent cette maladie, demande beaucoup de lumière et d'expérience. Il y a, dans chaque pays, des préjugés plus ou moins pernicieux ; mais un des points les plus essentiels et sur lequel les différentes nations devroient s'accorder, seroit d'employer l'inoculation. Ce qui doit déterminer à mettre en usage ce moyen, c'est la raison invincible que l'inoculation, même répétée, ne donne pas cette maladie à ceux qui doivent en être exempts. Je regarde encore comme une fable inventée contre l'inoculation, que les inoculés n'en sont pas exempts par la suite ; il n'y a point d'exemple qui prouve évidemment que la même personne ait été attaquée deux fois de la petite vérole lé-

gitime, après avoir été inoculée, ou sans l'avoir été.

Plusieurs prétendent que les sujets qu'on doit inoculer n'ont besoin d'aucune préparation ; cela est très contraire à la raison. A la vérité, les enfans des campagnes, et surtout ceux des montagnes, vivent d'une nourriture très-simple ; cependant il s'en trouve beaucoup qui ne sont pas en état d'être inoculés sans préparation, les uns ont des mauvais levains dans l'estomac, des vers, etc. Alors il faut mettre le sujet en état de recevoir cette maladie par les remèdes généraux, c'est-à-dire, une saignée, évacuer les premières voies, relâcher la peau par plusieurs bains domestiques, faire boire abondamment d'une boisson adoucissante et rafraîchissante ; enfin,

mettre le sujet dans l'état où on voudroit qu'il soit, lorsque la petite vérole lui arrive.

Pour faire cette opération, on pratique des incisions à la peau, une à chaque bras et une à chaque jambe, de la longueur de quelques lignes. On se sert pour cela d'un bistouri bien tranchant ou d'une grosse lancette. L'incision doit être très-superficielle; il suffit que l'on apperçoive dans le fond un léger suintement sanguin; quand il coule du sang pur, l'opération est bien moins faite. On doit faire l'incision d'environ six lignes de longueur; on met dans cette incision un fil bien imbibé de pus variolique, que l'on contient avec un emplâtre de diapalme, assujetti avec une compresse et une bande, assez fortement pour qu'elle ne se

dérange pas. On le laisse pendant vingt-quatre, trente-six ou quarante-huit heures; cela est assez indifférent. Si, quand on a ôté le fil, la suppuration des plaies est un peu considérable, on met quelques brins de charpie; si au contraire elle ne l'est point, on n'y en met pas jusqu'à ce qu'elle le devienne; mais on applique simplement l'emplâtre avec la compresse et la bande, et l'on continue ce pansement si simple, toutes les vingt-quatre heures, aussi long-temps que les plaies suppurent, terme qui varie beaucoup.

Pour se procurer le fil qui doit être mis dans les plaies, et qui contient le germe de la petite vérole, il faut avoir un fil souple, ployé en plusieurs doubles, légèrement tordu, qu'on trempe exactement dans

le pus, en le faisant passer et repasser sur plusieurs boutons gros et bien murs, d'une belle petite vérole, chez un sujet bien sain, après les avoir ouverts avec une éguille ou des ciseaux. Quand le fil est bien trempé, on l'enveloppe dans un peu de papier à écrire, et on le conserve dans une boîte bien fermée. Il vaut mieux que ce fil soit récent, et n'ait que trois ou quatre mois; de plus récent encore mériteroit la préférence. Si l'inoculation réussit, la fièvre arrive ordinairement huit jours après, avec les symptômes de la petite vérole, qui est presque toujours discrète et bénigne.

On distingue la petite vérole en discrète et en confluente. La discrète a ses pustules séparées et distinctes, mais accompagnées

de gonflement de la peau. Dans la confluente, qui est ordinairement la plus dangereuse, les pustules sont comme entassées les unes sur les autres ; néanmoins la discrète est souvent maligne, et montre des taches pourprées dans ses intervalles. Dans la confluente, la peau du visage paroît quelquefois comme un parchemin, et devient brune et noire ; aucun de ces malades n'échappe à la mort.

La fièvre qui précède la petite vérole, la rougeole et la plupart des fièvres continues, est difficile à distinguer dans les premiers jours ; mais l'épidémie régnante donne de grands soupçons ; c'est pourquoi on doit agir comme dans les fièvres continues ordinaires, et selon la violence des symptômes ; c'est-à-dire, une ou

deux saignées selon le besoin, la limonade, l'eau froide pour boisson, ou l'eau de poulet ou de veau nitrée, les lavemens simples, la diète, et garder le lit le moins que l'on pourra, sont les moyens à employer dans les premiers temps de cette maladie, ayant soin d'éviter les boissons chaudes et spiritueuses, tous les remèdes échauffans, etc. Ces derniers ont causé la mort à beaucoup de malades.

Il est souvent très-dangereux de vouloir arrêter les envies de vomir et les vomissemens, qui incommodent beaucoup le malade, avec un émétique ou un purgatif, excepté dans un petit nombre de cas, dont un médecin seul peut juger, c'est-à-dire, lorsque l'estomac et les intestins se trouvent embarrassés par des matières pu-

trides, qui, si on ne les évacue pas dès le commencement, produisent une fièvre indépendante de la maladie principale, dont elle dérange la marche, aggrave les symptômes, et qu'elle peut rendre mortelle, de bénigne qu'elle auroit été, sans cette complication, plus rare à la campagne qu'à la ville; mais il faut remarquer que les fréquentes envies de vomir dans les premiers jours, sont presque toujours un symptôme de petite vérole maligne.

Lorsque la peau est sèche, le bain des pieds est salutaire dans les premiers jours; il calme la douleur de tête, et procure le sommeil; mais les trop grandes sueurs sont nuisibles. Si la fièvre est légère, les bains de jambes des premiers jours et le premier

lavement suffisent; alors, on se contente de régime, et l'on peut même ne donner à l'enfant que du lait coupé avec la moitié et les deux tiers de thé ordinaire ou de sureau, ou de l'eau commune sucrée; on peut joindre à cela quelques pommes cuites et de petites tranches de pain, et même de la soupe maigre aux herbes, selon l'appétit, éviter les alimens gras, les œufs, le vin, etc. On a observé que les enfans qui avoient pris des alimens gras, étoient plus mal et se remettoient plus difficilement.

L'usage de l'eau de veau, de poulet ou d'orge, pour la boisson ordinaire, est très-salutaire dans la petite vérole, ainsi que dans beaucoup d'autres maladies; lorsque la fièvre est haute, on peut donner encore pour nourriture les ali-

mens tirés des farineux, tels que l'orge pris en crême un peu claire, les herbes cuites, les soupes maigres avec un peu de beurre frais, l'oseille, le cerfeuil et les épinards, les fruits mûrs, telles que les cerises, les fraises, les groseilles, etc.

Eau de veau.

Prenez chair de veau sans graisse ni membranes, . . . une livre.

Faites cuire dans huit ou douze livres d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit diminuée de moitié, passez à travers un linge mouillé, et ajoutez :

Nitre purifié, ... 1 gros.

Eau de poulet.

Prenez un poulet écorché et vidé; faites-le cuire pendant deux heures, dans telle quantité d'eau

qu'il en reste six ou huit livres : passez, exprimez. On peut remplir le ventre du poulet de riz, d'orge, de semences froides, etc., et ajouter la moitié d'un citron, pour la rendre plus agréable.

Eau de riz et d'orge.

Prenez du riz lavé, une ou deux onces.

Faites bouillir, dans environ six livres d'eau, pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que l'eau ait pris la saveur et la couleur du riz ; passez la liqueur. C'est de la même façon qu'on fait les eaux d'orge mondée, de gruau d'orge, d'avoine mondée, de gruau d'avoine. Si l'on n'a point d'orge mondée, voici comme on fera : Prenez une demi-poignée d'orge entière, laissez-la dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait jeté quelques

bouillons, versez cette eau, mettez-en environ dix livres de nouvelle, et faites cuire jusqu'à ce que l'eau soit diminuée d'un tiers, ou que le grain d'orge soit crevé.

Quelquefois les malades sont attaqués de convulsions au temps de l'éruption ; quoique cet accident semble très-formidable, néanmoins j'ai toujours remarqué que la petite vérole étoit très-douce lorsqu'il avoit eu lieu.

Après le troisième jour de la maladie, il paroît des petites pustules au visage, à la poitrine, au cou, et enfin par tout le corps. L'on remarque que l'éruption qui se fait plus tôt ou plus tard, est plus dangereuse ; lorsque la maladie n'est pas violente, elle se guérit parfaitement sans aucun autre re-

mède que ceux dont j'ai parlé ; mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, et réitérer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande qu'après cette dernière purgation ; mais après la première, on ne peut donner que des légumes, du jardinage et du pain, assez pour que les convalescens ne souffrent pas de la faim.

Quand la fièvre est forte, le pouls dur, le mal de tête et de reins violent, il faut faire une saignée au bras ; deux heures après, donner un lavement d'eau simple ; si la fièvre ne diminue pas, réitérer la saignée. On est quelquefois obligé d'en faire trois ou quatre dans les premiers jours ;

elle est surtout nécessaire quand la fièvre est accompagnée d'assoupissemens et de rêveries. Il faut donner, tant que la fièvre est violente, deux, trois, même quatre lavemens par jour, et un ou deux bains de jambes. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre, on la rafraîchit en l'arrosant avec de l'eau froide; on peut même, dans les grandes chaleurs, tenir une fenêtre ouverte jour et nuit, et même sortir le malade du lit et le tenir un peu sur une chaise autant qu'il est possible. La fumée du vinaigre que l'on brûle sur une pelle chaude, ainsi que celle de la poudre à canon, corrigent la putridité de l'air. Lorsqu'on donne beaucoup d'air à la chambre, et que la maladie est dans le temps de la suppuration, c'est-à-dire,

vers le huitième jour, on doit fermer les rideaux du lit. Il survient souvent dans les premiers jours de la maladie, un saignement de nez, qui est utile et diminue la douleur de tête ; les urines sanglantes sont beaucoup plus fâcheuses.

Dans le cas d'hémorrhagie, et lorsque la fièvre est considérable, il est essentiel de faire usage des juleps acides, quelques verres par jour, et donner, pour boisson ordinaire, l'eau d'orge faite comme ci-dessus, à laquelle on ajoute une once et demie de miel et deux onces de vinaigre.

Julep acide.

Prenez eau commune fraîche, une livre.
Sirop de violette, . . . 4 onces.,
Acide vitriolique, . . . 1 gros.

Mêlez le tout ensemble dans une bouteille, pour en prendre trois verres par jour.

Si la fièvre ne cesse, ou ne diminue pas considérablement après l'éruption, comme il arrive dans les confluentes, cela est très-dangereux, et l'on doit craindre pour la vie du malade, depuis l'onzième jusqu'au quatorzième jour; les enfans ont ordinairement la diarrhée, et les adultes une salivation.

Quand, dans le cours de la petite vérole, il arrive d'autres maladies, telles que la pleurésie et la péripneumonie, on doit employer, sans balancer, la saignée et les autres remèdes convenables, par la raison que de deux maux, l'on doit traiter le plus pressant.

Le mal de gorge, accompagné d'oppressions, est redoutable, at-

tendu qu'il devient souvent gangréneux ou qu'il accompagne la péripneumonie. Ces maladies demandent nécessairement la saignée dans les premiers jours, même celle du pied, selon les accidens, et faire usage du gargarisme suivant :

Prenez feuilles de plantain, de ronces de fleurs de roses rouges, de chaque, demi-poignée.

Faites bouillir un bon quart-d'heure dans une livre d'eau ; passez, et ajoutez deux onces de miel rosat et de l'acide vitriolique jusqu'à une acidité bien marquée, pour en gargariser la bouche à toute heure.

On applique sur le cou un cataplasme fait avec les farines résolutives, cuites dans l'eau, à laquelle on ajoute trois ou quatre

cuillerées de vinaigre, ayant soin d'employer les lavemens laxatifs, faits avec un peu de sel d'Epsom ou de miel mercuriel fondu dans l'eau.

Le cours de ventre donne souvent lieu à la rentrée et à l'affaissement des pustules; on peut le calmer par quelques petites doses de laudanum liquide de Sydenham le soir; s'il n'y a ni pleurésie, ni péripneumonie, on peut encore donner quelques cuillerées de vin d'Alicante. Il faut bien se garder de donner des remèdes chaux, sudorifiques, spiritueux et volatils. On fera user du remède suivant, bu chaudement, et on appliquera les vésicatoires au gras des jambes.

Apozème dans la rentrée des pustules.

Prenez fleur de sureau, une poignée.
D'hysope, une demi-poign.

Versez dessus trois chopines d'eau bouillante; délayez dans la colature trois onces de miel.

Dans un profond assoupissement qui annonce l'engorgement du cerveau, après cette disparution de pustules, la saignée du pied, les lavemens laxatifs et même un peu irritans; mais l'on doit beaucoup compter sur les vesicatoires appliqués aux jambes, et un peu chargés de cantarides.

Quand, après quelques jours de calme, la suppuration fait reparoître la fièvre, il faut entretenir le ventre libre, en mettant dans les lavemens une once de catholicum,

ou simplement les faire de petit lait avec le miel. L'on pourra donner aussi dans la matinée, à deux heures de distance l'un de l'autre, trois verres de la tisane suivante :

Décoction de Tamarins.

Prenez de Tamarins, . . . 2 onces.
Nitre purifié, ... 1 gros.

Versez dessus trois livres d'eau bouillante ; passez ensuite par un linge. Cette dose est pour un enfant d'environ huit ans ; on l'augmente ou diminue selon l'âge.

Après quatre ou cinq jours, on purgera avec ce qui suit :

Potion purgative.

Prenez pulpe de tamarins, une once.
Sel de Glauber, . . . 1 gros.

Versez dessus un verre d'eau bouillante ; mettez-y ensuite une once et demie de manne que vous

ferez fondre sur les cendres chaudes. Lorsqu'elle sera bien fondue, passez par un linge : pour prendre en deux fois à une heure et demie de distance. Le jour qu'on prendra ce remède, on ne prendra pas le précédent ; la dose est pour le même âge.

Si le visage et le cou sont fort enflés, on applique à la plante des pieds les sinapismes préparés de la manière suivante.

Emplâtre de sinapisme.

Prenez moutarde en poudre, 2 onces.
Du levain à faire du pain, . . . 3 onces.

Battez le tout dans un mortier, avec suffisante quantité de vinaigre, pour former deux espèces de cataplasmes épais, étendus sur des linges, pour appliquer à la plante

plante des pieds, et soutenus par des compresses et des bandes, les y laissant autant qu'il sera nécessaire . ou que le malade pourra les souffrir.

Lorsque les pustules se dessèchent, les enfans sont tourmentés d'une grande démangeaison, surtout au visage, etc. L'on a vanté plusieurs remèdes contre ces démangeaisons, et pour empêcher la gravure du visage, telle que de percer des pustules, et autres prétendus secrets qui ont plus de réputation que d'effet; les plus convenables sont le beurre frais, l'huile d'amandes douces fraîches, l'onguent rosat, le cérat de Galien, etc. Je me sers toujours du mucilage suivant, propre à adoucir et à ôter la démangeaison.

Mucilage de guimauve.

Prenez racines de guimauve ou althea, une once.
Graine de lin, ... 1 gros.

Faites cuire doucement dans huit onces d'eau commune jusqu'à ce qu'elle soit mucilagineuse ; passez par un linge avec forte expression, pour s'en servir tiède et laver toutes les heures le visage avec un petit linge fin. On peut ajouter sur la fin, quelques gouttes d'extrait de saturne et une goutte d'essence de lavande.

Il est bon, avant et après l'éruption, de laver les yeux avec quelques remèdes résolutifs, tels qu'un mêlange de deux parties d'eau et un peu d'eau-de-vie ; d'un mêlange d'eau de plantain et de roses, de la décoction de fleurs de sureau,

où l'on ajoute un peu d'eau vulnéraire, etc. L'urine d'une personne saine, rendue nouvellement, n'est pas à mépriser.

Il y a peu de chose à dire sur les petites véroles que l'on appelle malignes, dont très-peu de malades échappent; souvent l'on n'a pas le temps de donner des secours; j'ai vu plusieurs de ces malades périr le troisième jour, et dont la peau se trouvoit couverte de taches pourprées et d'écchymoses. Le hoquet et les envies continuelles de vomir, annoncent ordinairement cette catastrophe. Je ne vois guère employer, en ces cas malheureux, que les vésicatoires et la décoction que j'ai indiquée avec les fleurs de sureau d'hysope et de miel.

Petite vérole volante.

Il y a encore une espèce de petite vérole qu'on appelle volante ou illégitime. Elle est sans danger; une fièvre éphémère la précède et elle est terminée en quatre ou cinq jours. Il suffit de tenir un régime délayant et un peu adoucissant, tel que la boisson d'eau de veau ou de poulet nitrée, et purger à la fin de la maladie.

La Rougeole.

La rougeole, dont peu d'enfans sont exempts, est une maladie de la peau, difficile à distinguer dans les premiers jours de la petite vérole. Elle est presque toujours épidémique, et peut devenir très-dangereuse par un mauvais traitement et l'usage des remèdes

spiritueux et échauffans, comme cela se pratique souvent dans les campagnes. Il faut employer, contre cette maladie, le même traitement que pour la petite vérole, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucun accident.

Le symptôme le plus fréquent et le plus fatigant, est une toux quelquefois continuelle, qui ne se calme que par la saignée et les boissons que j'ai indiquées. Vers le quatrième jour de la maladie, l'éruption qui paroît, la fait aisément distinguer de la petite vérole ; les pustules sont plus élevées, assemblées en manière de grappes ; elles paroissent ordinairement au visage, ensuite à la poitrine et sur les autres parties du corps. La fièvre subsiste ordinairement après l'éruption ; les pustules ne suppu-

rent point; l'épiderme s'élève seulement en manière d'écailles.

L'éruption prématurée et trop tardive, est dangereuse, de même que dans la petite vérole; la dernière est cependant moins fâcheuse. Dans l'une et l'autre de ces maladies, lorsque les pustules noircissent, le malade est en grand danger.

Quand les symptômes ne sont pas violens, comme la fièvre, la toux, etc., la boisson d'eau de veau et de poulet, le lait d'amande, le sirop d'orgeat, mêlé avec de l'eau ou de la tisane, et un purgatif à la fin de la maladie, suffisent ordinairement, étant précédés d'une petite saignée; sur-tout lorsqu'on a évité les remèdes incendiaires et les boissons échauffantes; mais aussi

quelquefois l'on est obligé d'avoir recours aux vésicatoires, et de réitérer les purgatifs : dans la toux violente, on peut faire user de la potion décrite ci-devant contre la toux convulsive ou coqueluche.

Il vient de régner cette année, une rougeole épidémique qui a fait périr beaucoup d'enfans. Les malades avoient plusieurs rechûtes, malgré le traitement, dans lequel les vésicatoires, le kermès minéral en potion avec l'oximel scillitique et le sirop d'orgeat, ainsi que les purgatifs, ont eu beaucoup de succès. Mais presque tous ceux qui n'ont pas été secourus, ont péri, sur-tout par le mauvais régime.

Dépôts après la petite vérole et la rougeole.

Après la petite vérole et la rougeole, s'il paroît quelques tumeurs ou dépôts au dehors, il faut bien se garder de répercuter l'humeur par des résolutifs, mais au contraire, appliquer des émolliens suppuratifs, tels qu'un cataplasme fait avec la mie de pain et le lait, après avoir enduit la tumeur avec l'onguent basilicum, ou bien un bon emplâtre d'onguent de la mère, et aussitôt qu'il sera en maturité, l'ouvrir avec le caustique ou l'instrument tranchant.

De la Teigne.

La teigne est une grosse galle écailleuse et rongeante, qui vient

particulièrement à la tête, qu'elle couvre d'une croûte sale, sous laquelle on trouve des petits ulcères qui rongent le cüir chevelu, et détruisent les bulbes des cheveux. Il est quelquefois dangereux de guérir cette maladie avant que l'enfant ait acquis l'âge de puberté; car c'est souvent une voie dont la nature se sert pour la dépuration des humeurs, et qu'on ne peut déranger, sans beaucoup de danger, cette opération salutaire; il seroit donc souvent plus sage d'en différer la cure radicale, ou du moins on doit préparer long-temps le malade à cette cure par les remèdes généraux, tels que la saignée, les purgatifs, les bains domestiques tièdes, un bon régime et l'usage de l'apozème suivant:

Apozème dépuratif.

Prenez racine de patience sauvage et de pissenlit, de chaque, une demie-once.

Faites bouillir une demi-heure, avec quatre livres d'eau, et ajoutez : feuilles de fumeterre et de cresson d'eau, de chaque ..... une poignée.

Faites encore bouillir doucement, pendant une demi-heure, faites-y fondre une cuillerée de miel commun ; laissez refroidir pour verser par inclination. On en prendra cinq verres par jour, le matin, le soir et dans l'intervalle des repas. Si le miel répugnoit, on pourroit mettre dans chaque verre un peu de sirop de capillaire ou de violette. L'on pense bien que la dose de ce remède doit être pro-

portionnée à l'âge du malade. On continue cet apozème, et les bains au moins deux ou trois mois. Pendant son usage, on fait prendre tous les deux jours, le soir, long-temps après avoir mangé, le bol suivant ; avalant immédiatement après, un petit verre de l'apozème.

Bol dépuratif.

Prenez fleurs de soufre, 6 grains.
Panacée mercurielle, ...
3 grains.

Formez un bol avec suffisante quantité d'extrait de fumeterre ou de miel commun. Au lieu de panacée, on peut mettre deux grains de sublimé doux ou aquila alba. La dose est pour un enfant de huit ans.

Dans l'intervalle de ce traite-

ment et après, le purgatif suivant est convenable et facile à préparer :

Prenez rhubarbe concassée, ... demi - gros.
Feuilles de séné, 1 gros.
Sel végétal, ... 1 gros.

Mettez infuser sur les cendres chaudes, avec quatre onces d'eau, et ajoutez une once de manne; lorsqu'elle sera bien fondue, passez par un linge, et ajoutez demi-once de sirop de roses pâles, pour une médecine à prendre le matin en une seule fois. Si l'on ajoute à l'infusion une petite pincée de feuilles vertes ou sèches, de la plante appelée scrofulaire major, qui est assez commune, elle détruit l'odeur du séné, en perdant en même temps la sienne, qui est très-désagréable. La

dose de ce remède est comme ci-dessus.

Cependant, si les malades répugnoient beaucoup à prendre des médecines liquides, on pourroit alors substituer les bols suivans :

Prenez scammonée en poudre, . . . 6 grains.
Poudre de Jalap, 8 grains.
Mercure doux, 5 grains.

Faites des bols avec une suffisante quantité de sirop de roses ou de fleurs de pêcher; le malade en prendra un le soir en se couchant, et par-dessus, un demi-verre de l'apozème; et le reste, le lendemain matin. Cette dose est aussi pour un enfant de huit ans.

Après avoir préparé les malades par tous les remèdes dont je

viens de parler, il faut, pour obtenir la cure radicale, avoir recours aux applications de l'emplâtre suivant, pour emporter toutes les galles de la racine des cheveux, ce qui est très-douloureux, sans quoi on ne peut espérer la guérison.

Emplâtre pour enlever les teignes.

Prenez poix raisine, ... une liv.
Vert-de-gris en poudre, 2 gros.
Fleurs de soufre et graisse de porc, de chaque . . . . une once.

Faites bouillir le tout légèrement dans un pot de terre vernissé, remuant continuellement avec une spatule. Après avoir coupé les cheveux le plus près possible, ayant d'appliquer l'em-

plâtre, il faut laver la tête avec partie égale d'eau et d'eau-de-vie, ou l'urine d'une personne saine. On étend l'emplâtre sur de la toile un peu neuve et forte, ayant soin que les bandes d'emplâtre occupent tous les endroits où il y a des teignes. On les y laisse quatre jours ; alors on les lève à contre-poil et le plus promptement possible. On peut, au lieu de faire plusieurs emplâtres, appliquer l'onguent sur la tête avec une spatule, et par dessus une calotte de fort linge. Après avoir levé l'emplâtre, on lave encore la tête comme ci-devant. Si l'on apperçoit quelques petites phlyctènes, on y met de la poudre à capon bien pulvérisée, ensuite de ce même onguent, et un nouveau linge qui restera encore trois jours. L'on continuera ces

applications et ces lotions jusqu'à ce que la tête soit propre ; alors on la lavera plusieurs fois par jour, avec une forte décoction de chélidoine, vulgairement appelée éclaire, et de la racine de patience. S'il y avoit beaucoup de sensibilité, on pourroit y appliquer l'emplâtre de mélilot, ou de frai de grenouille camphré.

Avant de se décider à appliquer l'emplâtre, si les teignes sont fort sèches et furfuracées, il faut se servir d'abord de topiques relâchans et gras, pour procurer la chute des croûtes ; on peut bassiner la tête avec une décoction de racines de guimauve, de lis blanc et de patience, faite dans une lessive douce ou dans l'urine d'une personne saine. A chaque fois on couvrira la tête de feuilles de

chou ou de poirée, graissées de beurre frais, en mettant par dessus un papier brouillard ou une vessie de cochon. On peut aussi graisser les croûtes avec un mêlange de jaune d'œuf et de basilicum. Mais lorsque cette maladie est ancienne, on est toujours obligé d'en venir aux moyens dont j'ai parlé.

Dans l'espèce de teigne d'où il exude beaucoup de matière sanieuse, on ne peut guère obtenir la guérison qu'après avoir détruit le mauvais fond des ulcères; c'est pourquoi on est obligé de laver plusieurs fois par jour la tête, avec de l'eau, chargée d'un peu de vitriol de Chipre : chaque lotion sera suivie de l'application de la pommade suivante.

Pommade dessicative.

Prenez fleurs de soufre, 2 gros.
Ceruse en poudre, 2 gros.
Sel de Saturne en poudre,.. 1 gros.
Sain-doux, ... 2 onces.
Mêlez ensemble, pour former une pommade.

Douleurs dans le conduit de l'oreille.

Les enfans sont quelquefois attaqués d'une vive douleur dans le conduit auditif, même accompagnée de fièvre, l'on doit, dans ces cas, humecter souvent l'intérieur de ces conduits avec le lait tiède, l'huile d'amande douce, ou autres émolliens et adoucissans. L'on doit même employer la saignée, si la douleur et la fièvre sont

considérables, et que l'enfant soit en âge. Lorsque la douleur est diminuée, on peut injecter dans le conduit, pour le nettoyer, plusieurs fois par jour, de l'eau de savon tiède.

De la Chute de l'anus.

La chute de l'anus est très-fréquente chez les enfans; elle est occasionnée par les cris continuels, les efforts et les douleurs qu'occasionne la pierre, les longues dysenteries, le ténesme du fondement, etc. Cette maladie est incommode et douloureuse; elle est cependant de peu d'importance quand elle n'est pas habituelle et qu'elle est récente; mais plus elle est ancienne et négligée, plus elle devient difficile à guérir. Il faut d'abord en faire la réduc-

tion, dans la crainte de l'inflammation. On fomente un peu l'intestin avec du vin chaud, au moyen d'une éponge, et on le réduit dans sa place ordinaire avec deux doigts enveloppés d'un linge fin; cette réduction n'est pas difficile, quand le gonflement est léger. Le plus difficile est de le maintenir en place quand il est réduit, car souvent il ressort quelque temps après : on peut employer pour cet effet, des lavemens faits avec la décoction des plantes astringentes cuites dans du vin austère, et aiguisée, s'il est besoin, avec le vinaigre; on peut même introduire dans l'anus une grosse mèche de charpie, que l'on soutient avec des compresses épaisses imbibées de la même liqueur, et le bandage en

forme de T. Si, faute d'une réduction assez prompte, la partie renversée de l'intestin se trouve en quelque sorte étranglée, il faut, pour détruire le gonflement inflammatoire, et pour détendre la partie, avoir recours aux saignées, aux fomentations et cataplasmes émolliens et adoucissans, continués jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la réduction.

Des engelures.

Les engelures sont des tumeurs rouges et érésypélateuses, qui attaquent en hiver les doigts des mains et des pieds, les talons, et quelquefois le nez et les oreilles des enfans et des jeunes gens, plutôt que des adultes. Le gonflement douloureux est chaud, de couleur livide, violette ou bleuâ-

tre ; les picotemens, l'engourdissement et la démangeaison insupportables, caractérisent assez les engelures ; c'est sur-tout pendant la nuit, que les malades éprouvent ces sensations importunes aux parties affectées, qu'ils ont d'ailleurs beaucoup de peine à mouvoir.

On peut quelquefois prévenir les engelures qui reviennent habituellement tous les hivers, en ayant de très-bonne heure l'attention de garantir les parties de l'impression du grand froid ; on les prévient encore, en frottant les parties qui en ont été attaquées, avec de la neige ou de l'eau très-froide dès le commencement de l'hiver.

Lorsque les engelures commencent, qu'il n'y a encore ni chaleur

ni douleur, mais seulement un prurit incommode; on doit, pour donner de la fermeté au vaisseau, fomenter fréquemment les parties malades avec du vin aromatique chaud, de l'eau de savon, de l'urine, de l'infusion de la suie fine de cheminée, passée au tamis, dans le vinaigre, et même de l'eau-de-vie : mais quand la tension, la douleur et la rougeur augmentent, il faut employer alors, le cataplasme de mie de pain et de lait, avec l'onguent populeum, les pommades adoucissantes, tels que le cérat de Galien ou autre. Lorsque la douleur est passée, on panse les endroits ulcérés avec le cérat de Saturne, pour en obtenir le dessèchement; ayant soin de laver chaque fois les parties avec le

vin tiède, et l'eau végéto-minérale (qui se fait en mettant une cuillerée d'extrait de Saturne, et trois d'eau-de-vie dans deux livres d'eau). Si les engelures occupent les extrémités inférieures, il faut que le malade reste au lit, pour être plus promptement guéri.

Les enfans sont sujets à beaucoup d'autres maladies qui leur sont communes avec les adultes, telles que les fièvres aiguës, lentes, intermittentes, putrides et malignes, les obstructions, l'hydropisie, la dysenterie, les inflammations des différentes parties, tant internes qu'externes, les abcès, les fractures et luxations, les scrofules et autres, qui exigent beaucoup de sagacité et de lumière.

En général, il faut avoir grande attention

attention aux doses des remèdes, et agir avec beaucoup de prudence, ne point se presser de les droguer pour la moindre indisposition, car très-souvent la diette, les boissons, les lavemens simples, etc., les guérissent. Les fièvres qui les attaquent sont souvent occasionnées par les vers, ce qu'on ne doit pas perdre de vue pour le traitement.

On peut encore leur éviter beaucoup de ces maladies, si l'on a soin de les tenir très-proprement, tant pour le linge, les habits, la tête, etc., que pour le lieu où ils habitent ; ne les faisant point coucher avec des vieillards, ni même plusieurs ensemble, s'il est possible ; leur donnant pour nourriture des alimens simples et de

facile digestion, tels que les soupes et panades peu grasses, les fruits murs, quelques confitures, les crêmes de riz d'orge, tous les farineux, les légumes potagers; pour boisson, de l'eau fraîche et très-peu de vin; évitant soigneusement les liqueurs spiritueuses, les viandes salées, telles que celles de cochon, les vieux fromages, qui sont indigestes et produisent des vers, et les alimens gras, qui les disposent aux fièvres continues et putrides.

Il ne faut pas tourmenter ni molester les enfans, soit en les chargeant d'un travail de corps ou d'esprit hors de la portée de leur âge, soit en leur imposant des tâches longues et pénibles, où souvent ils ne comprennent rien.

Ce travail prématuré, ces corrections mal placées les affligent, troublent leurs digestions, usent leurs organes, et leur fatiguent inutilement l'esprit ; ce qui peut devenir le germe de plusieurs maladies, et les conduire même à la stupidité ; il faut, au contraire, jusqu'à l'âge de six ou sept ans, procurer aux enfans des amusemens, des jeux, des promenades au grand air ; ces exercices les fortifient, leur donnent de l'appétit, et les font bien dormir. Cet âge n'est pas le temps des réflexions et du travail ; c'est celui de la dissipation.

L'on ne peut encore trop blâmer ce qui se pratique dans les classes, où ils sont l'hiver sans feu, les pieds souvent humides.

ce qui leur cause des rhumes du cerveau, l'inflammation des yeux, l'engorgement des glandes du cou, des engelures aux pieds et aux mains, et quelquefois des fluctions de poitrine qui les font périr. D'ailleurs, comment ces malheureux peuvent-ils étudier ? L'ame étant occupée de la douleur du froid, ne peut se prêter à d'autres idées. C'est une ancienne barbarie qui n'est que préjudiciable à l'éducation et à la santé.

Il faut aussi prendre garde de leur faire des frayeurs, comme des loups, des esprits, des masques, etc. J'ai vu des funestes suites de ces frayeurs, dont quelques enfans sont péris, et d'autres restés imbécilles. Il est quelquefois difficile de détruire

ces impressions. Jai vu cet état accompagné d'une violente fièvre les premiers jours. On peut employer la saignée et les bains domestiques dans les premiers temps, leur donner un peu de vin, s'il n'y a pas de fièvre, les dissiper du mieux possible, évitant toute image ridicule et effrayante, leur procurer des compagnies continuelles qui leur soient agréables, de la musique, enfin des armes, si ce sont de petits garçons.

Si les préjugés que j'ai tâché de combattre, pouvoient jamais être détruits, l'on ne verroit pas tant d'enfans estropiés et même périr, ainsi que des mères de famille si chéries et si utiles. Mais malheureusement, les préjugés l'emportent toujours sur la raison.

Il est étonnant qu'on soit si peu attentif sur des choses aussi essentielles. Il faut espérer que les gens sensés voudront bien mettre à profit des conseils aussi importans pour la conservation de leur famille.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Description de la Matrice. page 1
Des membranes qui environnent le fœtus. 7
De la grossesse et des maladies des femmes grosses. 14
De la toux. 26
De la perte de sang. 28
Pertes internes. 36
De la fausse-couche. 38
De l'accouchement, des maladies des femmes et des enfans. 24
De l'accouchement où il se trouve plusieurs enfans. 65
Pertes de sang des accouchées. 77
Des tranchées des accouchées. 83
Le dévoiement des accouchées. 86
De la suppression des vidanges. 90
L'épanchement laiteux. 97
Régime de l'accouchée. 101
Du choix d'une nourrice. 107
Les gerçures des mamelons. 112
Des aphthes. 114
Le filet ou frein de la langue. 117
De la constipation. 123
La jaunisse. 124
Excoriations causées par les excrémens. 126
Précautions pour la vue. 128
Croûtes laiteuses. idem.

De la gale des enfans. 132
Le scorbut. 134
La dentition. 137
Temps de sevrer les enfans. 142
Du rachitis. 145
Hernies des enfans. 146
Mauvais effets des corps à baleine. 151
De l'usage des bains. 152
Des vers. 154
La toux convulsive ou coqueluche. 159
Le bec-de-lièvre. 163
Le calcul de la vessie. 165
De l'imperforation de l'anus. 169
De l'étroitesse du prépuce. 170
La petite-vérole. 171
Petite-vérole volante. 196
La rougeole. idem
Dépôts après la petite-vérole et la rougeole. 200
De la teigne. idem
Douleurs dans le conduit de l'oreille. 210
De la chute de l'anus. 211
Des engelures. 213

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.